

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

TELS PERES, TELS FILS, Par L.-O. David

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNEE.—No 889

MONTREAL, 18 MAI 1901

5c LE No



Photo. Montigny & Cie, Québec

Mlle HELENE LeBOUTILLIER
Célèbre cantatrice Canadienne-française

TELS PÈRES TELS FILS

DEUX VICÉS A DETRUIRE

Quand on étudie l'histoire, on ne peut s'empêcher de constater que les peuples restent à peu près ce que la nature les a faits, et conservent les défauts comme les qualités de leurs ancêtres. Il en est de même naturellement des familles et des individus où l'on retrace souvent, de père en fils, pendant plusieurs générations, un trait distinctif du corps, de l'esprit ou du caractère.

C'est ce qu'on appelle l'atavisme, principe étrange qui se manifeste d'une manière si curieuse dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique.

On retrouve souvent, en remontant le cours de plusieurs générations, le défaut, la qualité ou le talent qui caractérisent un homme célèbre.

Ce trait saillant caractéristique peut sembler disparaître parfois d'une famille, mais, tout à coup, il reparaît d'une manière éclatante.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'un homme ne puisse pas modifier son caractère ou extirper de sa nature certains vices, certaines passions et en préserver par là ses descendants. Non, certes, et c'est le mérite, le grand mérite des saints, des hommes vraiment vertueux de réussir à détruire dans leur âme les germes du mal.

Mais laissant de côté les passions et les vices ainsi que la question de responsabilité qu'ils soulèvent, il n'y a pas de doute qu'on trouve l'atavisme partout et souvent sous les formes les plus intéressantes, les plus curieuses.

Il y a des familles où l'on se transmet de père en fils une verrue, une tache, une difformité quelconque, un nez camus ou rebondissant, une manière originale de marcher ou de parler, ou un talent spécial, une faiblesse quelconque intellectuelle ou matérielle. Quoique la civilisation modifie considérablement un peuple, cependant on retrouve presque toujours chez lui certaines dispositions de l'âme ou de l'esprit qui caractérisaient ses ancêtres.

Ainsi, César raconte dans ses *Commentaires* que les Gaulois étaient très curieux, que lorsqu'un étranger venait au milieu d'eux, ils se réunissaient autour de lui pour lui faire toutes sortes de questions sur le pays d'où il venait.

Il dit aussi qu'ils aimaient beaucoup à parler, à pérorer.

Qui dira que les Français, leurs descendants, ne sont pas encore curieux et n'aiment pas à parler, à pérorer.

Ces observations m'ont été inspirées par la lecture des deux volumes de Parkman sur le vieux régime.

M. Parkman cite l'opinion de Kalm, botaniste suédois qui visita le Canada vers 1750 et fit le portrait suivant des Canadiennes :

Les femmes en général sont jolies ; elles sont bien élevées et vertueuses, avec un sans-gêne innocent qui leur sied très bien. Elles portent de très beaux vêtements le dimanche, et bien que les autres jours elles n'apportent guère de soin à leur toilette, elles donnent cependant beaucoup d'attention à leur coiffure, leurs cheveux étant toujours frisés et poudrés et ornés d'épingles et d'aigrettes brillantes. Elles s'occupent volontiers de tous les travaux du ménage ; et j'ai vu avec plaisir les filles des gens de la haute classe et du gouverneur (de Montréal) lui-même vêtues sans trop d'apparat et inspectant les cuisines et les caves pour voir à ce que le service fût fait comme il devait se faire. Ce que je viens de dire du soin trop assidu qu'elles apportent à leur coiffure s'applique à toutes les dames dans toute l'étendue du Canada. Leurs cheveux sont toujours frisés, même lorsqu'elles sont chez elles, vêtues simplement... Les jours où elles font ou reçoivent des visites, elles s'habillent avec tant d'éclat que l'on est porté à croire que leurs parents occupent les postes les plus élevés dans l'Etat. Elles n'en re-

cherchent pas moins les modes les plus nouvelles, et elles se moquent les unes des autres, lorsqu'elles ne sont pas vêtues au goût de leurs amies. Une des premières questions qu'elles posent à un étranger est de savoir s'il est marié ; elles lui demandent ensuite ce qu'il pense des femmes de la colonie et s'il les trouve plus jolies que celles de son pays ; enfin, elles lui demandent s'il ne serait pas disposé à en amener une avec lui en Europe.

Dans un autre endroit La Hontan dit : " Les femmes sont généralement jolies et passionnées pour la toilette."

Parkman cite les sermons et les remontrances des autorités ecclésiastiques du temps, blâmant le luxe des femmes, leur amour de la toilette.

Peut-on dire que les Canadiennes de notre temps ne se reconnaîtront pas un peu dans le portrait que Kalm fait de leurs aieules, et ne peut-on pas leur reprocher encore de s'habiller souvent au-delà de leurs moyens.

Quant aux hommes, on peut résumer ce que Kalm, Bougainville, Charlevoix et plusieurs autres disent d'eux dans les mots suivants : " Ils sont polis, affables, intelligents, généreux, braves, intrépides, mais cherchent les aventures, le plaisir, dépensent tout ce qu'ils gagnent et préfèrent la chasse et la traite des pelleteries à la culture du sol."

Ils reprochent surtout aux jeunes gens, aux fils des seigneurs et des nobles de passer leur temps à courir les bois et à s'amuser, de mener une vie dissipée et de fuir le travail.

Qui dira que nous ne sommes pas les fils de nos pères, que nous n'aimons pas trop, comme eux, le plaisir, les voyages et les aventures, que nous ne dépensons pas trop pour paraître, pour briller et que nous ne préférons pas hélas ! à la vie féconde du laboureur, du colon, des carrières plus agréables, moins pénibles ?

A la campagne comme à la ville, on s'endette pour avoir de beaux chevaux, de belles voitures, de beaux habits, pour mieux paraître que son voisin ou sa voisine.

C'est le luxe qui grève la propriété, dépeuple la campagne et entretient le flot funeste de l'émigration aux Etats-Unis. C'est pour avoir de beaux chevaux, de belles voitures et s'amuser que les fils de nos cultivateurs ruinent leurs familles et se trouvent dans la nécessité d'aller s'enfermer dans les usines américaines. Avec plus d'économie et de sagesse, ils auraient pu acheter des lots de colonisation, les défricher et y fonder de bonnes et fortes familles, mais l'amour du clinquant et du brillant les a séduits et perdus.

Quel malheur pour eux, pour leur pays et leur nationalité !

Pendant longtemps, l'intempérance fut la principale inquiétude de ceux qui s'intéressaient à l'avenir du pays, mais les ravages que le luxe fait maintenant dans toutes les classes de notre société sont devenus leur cauchemar.

Ce que les historiens et les chroniqueurs disent du luxe doit surtout s'appliquer aux gens des villes, et à une certaine période de notre histoire, car après la conquête, jusque vers 1840, ils ne peuvent faire le même reproche au peuple de nos campagnes.

C'est depuis cinquante ans, surtout, que le désir de paraître, de briller a fait tant de progrès et de ravages.

Les théologiens et les sages disent que le mérite d'un homme consiste à connaître ses défauts pour s'en corriger, il en est ainsi d'un peuple, il doit lui aussi, s'il veut devenir fort et grand, se connaître et détruire les mauvaises herbes, les germes de mort qui menacent son existence.

Ceux qui l'aiment et veulent son bonheur et sa gloire doivent lui faire entendre le langage de la vérité et lui enseigner ses devoirs.

Que de terres on pourrait coloniser avec l'argent qu'on sacrifie au luxe et à l'intempérance !

Quel bien feraient des hommes, qui dans les chaires et les journaux, entreprendraient une longue et vigoureuse croisade contre ces deux vices funestes et leur arracheraient l'argent qu'ils coûtent pour l'employer à favoriser la colonisation et l'agriculture.

Rien de plus chrétien, de plus patriotique n'aurait jamais été fait dans le pays.

L.-O. DAVID.



MA PREMIERE LETTRE

Hélas ! que nous oublions vite...
J'y songeais hier, en trouvant
Une petite lettre écrite
Lorsque je n'étais qu'une enfant.

Je lus jusqu'à la signature
Sans ressentir le moindre émoi,
Sans reconnaître l'écriture,
Et sans voir qu'elle était de moi.

En vain je voulus la relire,
Me rappeler, faire un effort...
J'ai pu penser cela, l'écrire,
Mais le souvenir en est mort.

O la pauvre naïve lettre,
Ecris encore si gauchement...
Mais j'y songe, c'était peut-être
Ma première, — un événement !

Jadis à ma mère ravie
Je l'ai montrée en triomphant...
Est-il possible qu'on oublie
Sa première lettre d'enfant !

Et puis le temps vient où l'on aime,
Et l'on écrit... et puis un jour,
Un jour on oubliera de même,
Sa première lettre d'amour !

ROSEMONDE GÉRARD.

PRIÈRE DU SOIR

A genoux, mon chéri, c'est l'heure. Sur la ville,
D'où nous vient maintenant une rumeur tranquille,
La nuit descend. Le ciel est étoilé là-bas.
Dans la rue, où le vent, d'un souffle monotone,
Secoue en gémissant les feuilles de l'automne,
Les passants attardés pressent partout le pas.

Vois : toutes les maisons, les persiennes fermées,
Ont de longtemps déjà leurs lampes allumées.
Ecoute : on n'entend plus les enfants babiller.
Au pied de leurs lits blancs, joignant leurs voix bénies,
Leurs front se sont penchés, leurs mains se sont unies.
A genoux, mon enfant, c'est l'heure de prier.

Car dans le ciel, là-haut, au-dessus des étoiles,
Où nous contemplerons face à face et sans voiles,
Chaque jour, le bon Dieu sur son trône d'azur.
Les chérubins avec des mines attendries,
Pour recueillir tes vœux, inclinent, quand tu priés,
Des urnes de porphyre et des vases d'or pur.

Dis au petit Jésus qui te voit et t'écoute,
D'épargner à ton cœur, d'éloigner de ta route
Le blasphème qui tue et le doute hideux.
Dis-lui surtout, dis-lui de consoler ton père,
De soutenir son front quand il se désespère,
Des méchants et du mal de nous garder tous deux.

LOUIS CHOLLET.

LES VOYAGES-RIVET

Comme toutes les grandes entreprises stables, les Voyages-Rivet ont réussi parce qu'ils répondaient à un besoin et qu'ils comblaient un vide. Leur création n'est pas due au hasard, au contraire, ils sont le résultat de la force des circonstances, la floraison d'une série de voyages organisés avec des particuliers et se développant petit à petit, d'une façon naturelle, jusqu'à venir à grouper une centaine de touristes à la fois.

Depuis dix ans qu'elle existe, l'entreprise des Voyages-Rivet fait preuve d'une vitalité remarquable et nous sommes heureux de la faire connaître à ceux de nos lecteurs qui pourraient l'ignorer, nous sommes heureux de la recommander à ceux qui en ont déjà entendu parler.

Il est difficile de se faire une idée juste de la somme d'ouvrage que nécessite une semblable entreprise. Il s'agit, en effet, de préparer plusieurs mois à l'avance, l'itinéraire à suivre, les dates de départ et d'arrivée dans chaque ville, de faire le meilleur choix de cabines possible pour les clients, de retenir les chambres d'hôtel, les voitures pour visiter les différentes villes, d'engager les guides les plus en état de faire profiter



L.-J. Rivet Photo Quéry, frères

servées dans le papier de soie. Dans la paille d'orge, le fruit ne prend ni tache ni saveur désagréable, mais il perd de sa fraîcheur et mûrit moins bien que lorsqu'on emploie les deux procédés précédents.

Dans le regain de fourrage, les fruits pourrissent facilement, se tachent et prennent une forte odeur de foin.

La sciure de bois donne de très mauvais résultats, car les fruits s'y piquent rapidement.

Dans la menue paille de blé, les fruits se conservent assez bien, mais fléchissent assez vite et prennent assez souvent le goût de moisi.

Dans les feuilles sèches, les fruits se comportent à peu près comme dans le cas précédent.

Les fruits abandonnés sur la tablette d'un fruitier se comportent assez bien, mais se flétrissent très vite.

Les fruits enfouis dans le sable restent parfaits et mûrissent moins vite ; c'est la meilleure méthode pour les conserver longtemps ; mais il est encore préférable, avant de les enfouir dans le sable, de les envelopper dans du papier de soie.

Nouveau moteur.—Chauffez au feu la tête d'une épingle et enfoncez-la dans le milieu du côté d'une bougie. Enfoncez de même une autre épingle de l'autre côté de la bougie, en ligne droite avec la première. Posez les deux épingles sur les bords de deux verres de même hauteur, assez éloignés pour que la bougie puisse se mouvoir librement entre ces deux verres. Les deux épingles étant placées au milieu de la bougie, celle-ci est horizontale ; allumez les deux bouts de la bougie, après les avoir un peu taillés avec un couteau pour mettre à nu les deux extrémités de la mèche.

Aussitôt allumée, la bougie brûle avec un entrain endiablé et se met à osciller autour de l'axe formé par les deux épingles, et de plus en plus fort imitant le mouvement du balancier d'une machine à vapeur. Vous aurez placé sur la table deux assiettes pour recevoir les gouttes de stéarine qui tombent de la bougie afin d'éviter les taches.

Cette expérience, qui permet d'amuser une nombreuse société avec une simple bougie va me faire maudire par les ménagères qui n'aime pas "qu'on brûle la chandelle par les deux bouts," et bénir par les fabricants de bougies de tous les pays.

Vous pourrez utiliser ce moteur d'un nouveau genre pour faire fonctionner divers jouets. Vous pourrez aussi, avec un fil de fer attaché à l'un des bouts, faire



Cannes



Le Château de Chillon et la Dent du Midi

mouvoir des personnages articulés tels que sonneurs de cloche, scieurs de long, pompiers à la manœuvre, etc.

Colle céramique chinoise.—Ne vous désolerez pas, mes chers enfants, lorsqu'il vous arrive un accident mettant en deux ou trois parties un vase précieux que vous pouvez regretter. Voici une colle impayable pour le réparer aussitôt. Faites bouillir, pendant cinq ou six minutes, dans une eau bien claire, un morceau de verre blanc.

Pilez ensuite ce verre, passez-le au travers d'un tamis fin et donnez-lui un grand degré de ténacité en le broyant sur un marbre, mélangé avec du blanc d'œuf. La colle, ainsi faite, s'applique toute fraîche sur les fragments de vases à réunir, que l'on presse jusqu'à ce que la composition soit entièrement sèche. La ténacité est telle que les parties ainsi rejointes ne se séparent plus jamais. C'est le procédé employé par les Chinois, dont les recollages sont passés en proverbe.

Contre les piqûres de guêpes ou d'abeilles.—Commencez par extraire le dard ; s'il résiste à la pression des doigts, aidez-vous d'une aiguille. N'employez pas d'épingle à moins qu'elle ne soit d'acier.

Cela fait, lavez la petite plaie avec quelques gouttes d'ammoniaque étendues d'eau et buvez une infusion de camomille.

Contre l'insolation.—Au fond de votre chapeau, placez un morceau d'étoffe rouge, de l'andrinople, par exemple. Le rouge paralyse les rayons solaires ; cette simple précaution peut rendre les plus grands services en empêchant non seulement l'insolation meurtrière, mais encore le mal de tête souvent provoqué par la trop grande chaleur.



Le Pont de la Tour de Londres

les voyageurs de leurs excursions. Tout cela occasionne une correspondance des plus actives, un échange constant de dépêches et de lettres dont le but est d'éviter au touriste tous les ennuis, les tracasseries, que connaissent seuls ceux qui ont fait le voyage d'Europe, sans le secours d'une agence prévoyante.

Les personnes qui feront le voyage cette année, tout en n'ayant pas l'Exposition pour les attirer, auront de grandes compensations au point de vue du confort qui laissait un peu à désirer en 1900, à cause de l'encombrement. De plus la facilité pour visiter en détails les musées et les monuments publics sera beaucoup plus grande.

Il nous fait plaisir de consacrer une page de notre journal au promoteur des VOYAGES-RIVET, car il fait une bonne œuvre, une œuvre utile et instructive. Tous nos lecteurs apprendront avec joie que le voyage si souvent demandé : UN VOYAGE EN TERRE SAINTE, aura lieu l'hiver prochain. Les pèlerins pourront en profiter pour visiter l'Égypte, la Grèce et Constantinople.

NOTES SCIENTIFIQUES

Conservation des fruits.—La conservation des fruits, et particulièrement ceux que l'on récolte à l'automne, préoccupe un grand nombre de personnes, professionnels ou simples amateurs. Voici, à ce sujet, quelques indications utiles.

Les fruits enveloppés de papier de soie se maintiennent très bien jusqu'à parfaite maturité ; ces fruits conservent toute leur saveur native et une très belle apparence.

Dans la paille de bois, produit composé de copeaux très minces et très longs de sapin ou de peuplier, les poires se conservent très bien, mais restent inférieures comme qualité à celles con-

Nouvelles historiques

MADELEINE BOUVART

I. — HONNIE !

Notre regretté Faucher de Saint-Maurice, qui faisait si bien le conte et le récit de voyage, s'est essayé, parfois, dans la nouvelle historique et il s'en est tiré avec honneur. Remarquez, dans la nouvelle suivante, la sobriété des descriptions, l'art de la mise en scène, la marche rapide des événements, et vous direz avec nous qu'on peut la considérer comme un modèle du genre, en Canada.

Elle s'appelait Madeleine, et probablement que ce nom lui avait porté malchance ; car en ville tous les commérages disponibles étaient entassés sur sa jolie personne.

Était-ce calomnie ou médisance ?

Je n'en sais rien, et il serait difficile de remonter jusqu'à la vérité, puisque pour cela il faudrait se frayer un chemin et coudoyer les quatre-vingt-seize années qui me séparent maintenant du minois chiffonné de Madeleine Bouvart.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'en 1755 elle avait vingt-sept ans, la taille svelte, le pied busqué, les dents fraîches, le rire agaçant, la main fine, la langue déliée et la plaisanterie gauloise.

Combien de femmes n'ont-elles pas été compromises par une seule de ces mignonnes choses ?

Sans doute, c'était ce que devait se murmurer deux bourgeois qui en ce moment s'attardaient, bon gré mal gré, sur le chemin Saint-Louis.

La neige était molle et épaisse, et ils allaient, retirant péniblement leurs pieds de la masse blanche, pour les y enfouir de nouveau, à la manière des oiseaux pris à la pipée. La mauvaise humeur, la crainte et l'apoplexie pesaient sur ces honnêtes figures ; mais tout cela fit place au dédain et à l'ironie, lorsque sous leurs nez bourgeonnés, passa, tiré par un pur-sang anglais, le joli traîneau de la sémillante Madeleine Bouvart.

Vers cette époque, le chemin du Cap Rouge était déjà le rendez-vous aristocratique des belles et des mignons du temps.

Madeleine n'était pas la dernière rendue à cette course au clocher, où qui le voulait, et surtout qui le pouvait, venait étaler l'élégance de ses fourrures et la fraîcheur de ses équipages, sous les yeux des éternels badeaux de ma ville natale.

Chaque jour, à heures fixes, on voyait ainsi passer le gracieux *sleigh* de Madeleine, glissant sans bruit sur la neige soyeuse, ne laissant derrière lui que les deux minces filets tracés par ces légers patins, et se faisant précéder par le son argentin des petites clochettes qu'agitait fièrement son magnifique coursier.

Alors les envieux disaient :

— Est-elle heureuse cette petite Bouvart !

Les compatissants murmuraient :

— Quel malheur n'a-t-elle pas eu de perdre son père ? un si honnête homme !

Madeleine n'en tenait pas moins fièrement ses rênes.

Son traîneau filait, puis disparaissait au loin sur la route blanchie, et autant en emportait le vent.

Ce jour-là, elle allait encore plus grand train que d'habitude.

La tête penchée en avant, le corps gracieusement incliné sur la chaude fourrure d'ours noir qui empêchait le froid de décembre d'arriver jusqu'aux petits pieds de Madeleine, elle laissait toute liberté d'allure à son cheval.

Il fallait que le diable fût à ses trousses, car autrement Mlle Bouvart n'aurait certes pas oublié de servir une verte semonce à son cocher John qui, l'œil au guet, l'oreille tendue, oubliait irrévérencieusement depuis un quart de lieue de se croiser les bras, comme cela se pratique d'ordinaire chez les porteurs de livrée dans les bonnes maisons.

C'est que, voyez-vous, l'ennemi était signalé aux approches du bois Gomin, et le général Montgomery arrivait, tambours battants, précédé de la terrifiante nouvelle qu'il n'avait fait qu'une seule bouchée du Fort Saint Jean et des villes de Montréal, de Sorel et des Trois-Rivières.

On avait bravé Arnold ; mais devant le terrible général tout le monde sentait la panique l'envahir.

Au loin, dans la campagne, si loin que l'œil pouvait aller, il n'entrevoit que bourgeois importants et gourmés, renfoncés dans leurs petites carioles et devisant sur un ton bourru de la perspective d'être privés, pour quelque temps, de leur promenade favorite ; paysans, tirant péniblement derrière eux leurs traînes surchargées d'effets, de linge et de pauvres meubles, presque tous des souvenirs de famille ; élégants, oublieux pour ce jour-là, de la pose et de leur coupe d'habits ; officiers et soldats se repliant des avant-postes.

Tous ces gens criaient, juraient, se bouscuaient et semaient devant eux la consternation et l'effroi.

Seul, le cheval de Madeleine habilement manœuvré, passait au milieu de ce tohu-bohu sans rien heurter, et s'avancait grand train vers la porte Saint-Louis.

Déjà il s'était engagé dans le labyrinthe fortifié qui, hier encore, en défendait les approches, lorsque tout-à-coup il fallut s'arrêter.

La foule était devenue si compacte qu'il n'y avait plus possibilité d'avancer, et, les naseaux fumants, le jarret finement cambré, le coursier de Madeleine se mit à faire queue au milieu de cette mer humaine qui montait toujours autour de lui.

Sous l'arche grisâtre et massive de la porte Saint-Louis, deux compagnies de grenadiers anglais faisaient haie, l'arme au bras.

Entre leurs files silencieuses passaient, une par une, toutes les personnes qui, sous les yeux de l'officier commandant, donnaient preuves qu'elles étaient munies de provisions pour huit mois, et promettaient de faire le service de la place.

L'interrogatoire n'était pas long ; mais il faisait froid, et, tout en battant de la semelle, de groupe en groupe on se décochait des interpellations.

— Aie ! dites-donc, là-bas, maître Chabot, est-ce vrai que le gouverneur Carleton a failli se faire pincer à la Pointe-aux-Trembles par MM. les Bostonnais ?

— Comment, si c'est vrai, père Lépine ! mais il sortait par un bout du village, tandis que Montgomery entrant par l'autre. Le gouverneur filait roide, paraît-il, soit dit sans aucune responsabilité de ma part, car c'est le petit Blanchet qui nous a rapporté ça.

— Ah ! tout de même, il devait avoir de fières jambes, notre Anglais, observa le gros Dionne ; car on nous assure qu'il faut aller dru pour ne pas tomber entre les longues pattes de ces *Congréganistes*.

— Nous verrons bien si la chance le suivra toujours, notre gouverneur ; dans huit mois tout sera fini, si l'on en croit l'ordonnance qui nous prescrit de faire des provisions pour ce temps de vacances. Dans huit mois nous saurons donc qui aura gagné.

— Oui, je l'espère, M. Landry ; quant à moi je suis en règle de ce côté. Je les mangerai tranquillement, mes vivres ? car je crois qu'il vaut mieux ne pas se mêler de ces quatre sous là et laisser ces gens se débrouiller entre eux. Que les Anglais se grugent entre Anglais, c'est leur affaire ; et depuis que j'ai laissé ma jambe au moulin Dumont si d'un côté je ne souffre plus qu'on me marche sur le pied, de l'autre, je n'écrase plus les ortails de personne.

Et pendant que ces conversations couraient au milieu des francs rires de la foule, elle s'écoulait lentement, sous les yeux scrutateurs du capitaine anglais.

Déjà, le tour de Madeleine Bouvart était venu, e même elle avait penché hors de son traîneau sa petite tête d'hirondelle, pour mieux mignarder une jolie parole à l'oreille de l'officier, lorsque celui-ci lui dit brusquement :

— Mademoiselle, j'ai ordre de ne pas vous laisser entrer en ville.

— Moi, capitaine, fit-elle d'un air étonné ; mais M. le gouverneur craindrait-il plus mes yeux que les balles d'Arnold ?

— Je ne saurais vous dire, mademoiselle, ce que M. le gouverneur craint le plus ; mais ce que je puis vous exprimer, c'est l'immense regret que va me laisser l'exécution d'une consigne formelle.

La voici :

Il sortit de la doublure de sa tunique un papier scellé aux armes de sir Guy Carleton, et le lut lentement, en pesant sur chaque mot :

“ Le gouverneur, désirant se mettre à l'abri de la trahison, et se débarrasser des bouches inutiles, défend jusqu'à nouvel ordre l'entrée de la ville aux personnes suivantes : ”

Et l'officier, plaçant son doigt sur une des lignes de la nomenclature, s'inclina légèrement en disant :

— Eh bien ! mademoiselle ?

Madeline ne répondit pas :

Une larme brilla, et descendit lentement le long de ses joues rougies, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps ; et, faisant effort pour contenir sa honte, elle dit tout simplement :

— John, tournez le cheval vers le Cap-Rouge.

Le cocher fit ce que Madeleine commanda ; puis, lui remettant les rênes en mains, il s'inclina en essayant un de ses sourires les plus gracieux :

— Mademoiselle, lui dit-il, on est mieux en dedans, qu'en dehors des murs par un temps pareil, et comme je ne suis pas compris dans la liste de son Excellence, j'en profite pour rentrer en ville.

Madeline resta impassible sous le coup de ce nouvel affront ; d'une main ferme, elle fouetta vigoureusement son cheval, et bientôt femme et coursier se perdirent sous la nuit qui s'allongeait noire et pleine d'alerte sur la campagne canadienne.

En arrière, fier et superbe se dressait le vieux Québec, encore une fois resté seul face à face avec l'ennemi de la patrie.

En avant courait la ceinture des bivouacs de Montgomery et d'Arnold.

Tout était morne et grave entre ces deux lignes de feu où, côte à côte depuis tantôt quinze ans sommeillaient paisiblement sous la neige, les grenadiers du Béarn et les montagnards Écossais.

Bientôt un qui-vive sonore retentit au milieu de ce calme sinistre ; puis, tout rentra dans le terrible silence.

C'était la femme honnie qui arrivait au camp américain, et Madeleine Bouvart venait de passer à l'ennemi.

II. — ENTRE LA POIRE ET LE FROMAGE

Depuis bientôt près d'un mois, l'état de siège durait sans amener aucun résultat définitif.

Par-ci par-là, un maraudeur se faisait pincer.

De fois à autres, on tirait une salve à boulets sur les murs de la ville.

Des éclaireurs, cachés dans des trous de loups, lançaient sur le rempart des flèches au bout desquelles on avait attaché des lettres adressées aux bourgeois influents de la ville.

Puis, c'était tout ; l'assiégeant se bornait à ces démonstrations plus bruyantes qu'hostiles.

En revanche, il faisait longue et douceuse sieste à la maison Holland, où Montgomery avait su retrouver les délices de Capoue.

Chaque soir on buvait sec et l'on mangeait bon, au quartier-général américain, et bien que la plupart des officiers Bostonnais eussent été en peine de justifier leurs seize quartiers de noblesse, ils posaient pour le torse et déchiraient de l'Anglais à pleines dents.

Madeline s'était faufilée en haute faveur auprès de ces messieurs. Elle posait en victime, coquetait avec celui-ci, enjôlait celui-là, souriait à tous ; ce qui l'a-

avait rendu la coqueluche de l'état-major, le général inclus.

C'était elle qui tenait la droite de la table du mess, à côté de Montgomery, et ce soir-là quelqu'un qui serait entré dans la grande salle de l'Holland-House, l'aurait aperçue faisant scintiller son verre plein de Xérés à la blanche clarté d'un candélabre emprunté sans bruit à la villa du colonel Caldwell.

Madeleine écoutait distraitemment le général lui dire :

—Oui, mademoiselle, c'est comme j'ai l'honneur de vous le confier. A la Noël, ce qui sera après demain, je vous invite à venir dîner aux quartiers-généraux du vieux Carleton.

—Pardon, mon général, de l'interruption ; mais je crois que l'invitation est un tant soit peu prématurée.

Arnold ne sera pas prêt ; la petite vérole commence à se propager dans son camp, et les Canadiens refusent de prendre l'argent du congrès, ce qui rend les vivres difficiles pour la troupe ; ne vaudrait-il pas mieux retarder ?

—Vous êtes un pessimiste, colonel Levingston, et vous voyez tout en noir. Je sais que vous détestez Arnold, et vous n'êtes pas le seul ; c'est ce qui vous empêche de voir que ses troupes sont animées du meilleur esprit. D'ailleurs, il faut que cela finisse. J'ai pris une résolution, et puisque vous étiez absent du conseil de guerre tenu ce matin, je suis heureux de vous mettre au courant de la situation.

A la prochaine giboulée de neige, Arnold avec son contingent, se glisse du côté de Saint-Roch et enlève les barricades et les batteries du Sault-au-Matelot ; vous, colonel, vous dirigez une fausse attaque contre la porte Saint-Jean ; le major Brown en fait autant du côté de la citadelle, et moi je me faufile sous le cap par la rue Champplain et j'enlève la batterie de Près-de-ville. Québec est ouvert du côté de la basse-ville ; Arnold et moi nous faisons jonction et nous arrivons tambours battants au centre de la place, pendant que la garnison attirée sur le rempart par tout votre tintamarre et celui de Brown, n'y verra que du feu. Est ce clair et précis ?

—Halte-là ! mon général, reprit un vieux médecin major qui passait pour être le plus érudit de l'armée. Québec n'est ni Saint-Jean, ni Montréal, ni Sorel, ni Trois-Rivières. Il faut le mâcher tout doucement ; car la digestion en est pénible, et Murray a failli y gagner la dyspepsie.

—Bah ! major, faites manœuvrer vos pilules comme vous l'entendez, et laissez-moi mes balles et mes boulets. Si cela ne suffit pas, je ferai goûter des Plaines d'Abraham au vieux Carleton. Ça me connaît, les Plaines d'Abraham ; j'y étais jadis.

—Mais savez-vous, général, que vous n'êtes pas

aussi jeune que je le croyais, interrompit l'agaçante Madeleine.

—Que voulez-vous, mademoiselle, le harnais blanchit vite celui qui le porte. Alors, je n'étais que capitaine ; depuis, pour monter en grade, il m'a bien fallu en voir d'autres.

—Mais, Dieu me pardonne, vous devenez vantard et coquet, général. Quel était l'heureux régiment qui recérait un pareil capitaine, don Juan ?

—Le 43ème, mademoiselle. Ah ! c'était un fier régiment, qui n'eut qu'un tort à mes yeux, celui de ne pas s'être rangé sous le drapeau du congrès.

—Mais, mon général, reprit l'intrépide érudite, il me semble que cela aurait été difficile en 1759 ; le congrès dormait alors paisiblement dans le néant, tandis que son père Washington était encore tout engourdi des suites de la capitulation du Fort Nécessité.

—Vous me tenez le langage d'un loyaliste, major, et si vous continuez, cela pourrait finir par une bonne dose d'arrêts de rigueur. Rien de tel pour changer le cours des idées. Quant à vous autres, messieurs, puisque le bal va bientôt s'ouvrir, n'oubliez pas les instructions que le Congrès nous a données. Respectez les croyances religieuses du pays, payez libéralement tous les vivres et les objets qui vous seront indispensables, punissez avec rigueur les soldats qui commettront quelques désordres, poursuivez et harcelez les troupes anglaises ; mais évitez de vexer le peuple et ne rien faire qui puisse le rendre hostile à la cause Américaine.

—Vous êtes bon, général, interrompit Madeleine, et je voudrais que tout Canadien-français vous entendit prononcer ces paroles de conciliation.

—Mademoiselle, j'accepte vos compliments, bien que je ne les mérite pas, car je ne connais qu'une chose, moi : c'est la consigne. Pour preuve, c'est qu'en 1759,—ce qui commence à se faire loin—je ne songeais guère à écrire des protestations de dévouement aux Canadiens-français. J'étais alors cantonné dans un petit village de la côte-nord, à Saint-Joachim, et la...

—Comment vous êtes allé à Saint-Joachim, mais, contez-moi ça général, cela doit être curieux, reprit Madeleine d'une voix légèrement tremblotante.

—Mon Dieu, ce récit ne sera pas long ; et le petit voyage d'agrément que je fis alors peut se résumer aussi laconiquement que le tour des Gaules de César.

Sur mon passage, j'ai tout brûlé, tout pillé, tout massacré. Mille tonnerres ! c'était ma consigne qui le voulait ainsi, et elle me rend furieux ou sentimental à son gré. A preuve, c'est qu'elle faillit me brouiller avec un lieutenant du 78ème Highlander.

La fin au prochain numéro

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

quatre personnages, le père, la mère, le fils et la fille, une omelette au lard qui répandait un parfum savoureux.

Mais au moment de se mettre à table, c'est-à-dire de s'asseoir par terre devant cette belle omelette, le chef de la troupe s'approcha et dit à Jovial : " Voyons, voyons, c'est ton tour. "

Le pauvre homme, toujours pâle, pâlit encore ; certes, ce n'était pas pour la gourmandise, mais cette fois il eut peur de mourir.

Mourir ! quand sa femme était là : une brave créature qui ne vivait que pour lui et pour ses enfants. Mourir ! quand il n'avait pas embrassé tout son soif cette petite fille et ce petit garçon qui étaient à croquer dans leurs guenilles.

—Ah ! dit-il à son bourreau, vous êtes cruel, vous voyez bien que ma femme et mes enfants viennent d'arriver.

—Eh bien ! faites votre travail ; après ça vous vous amusez.

—Si je ne reste pas en route...

Le chef de la troupe était parti.

—Tenez, dis je à Jovial, voilà un louis, portez-le à votre bourgeois pour qu'il vous donne carte blanche, car je suis sûr qu'il n'y a pas vingt francs de recette.

Jovial prit le louis et le baisa.

—Napoléon ! s'écria-t-il, j'irais donner mon empereur à cette canaille-là, qui me fait manger du pain si dur.

Il embrassa son petit garçon et lui donna le louis.

—Tiens, gamin, c'est le commencement de ta fortune.

Et il voulut entrer dans le petit cirque qui nous était masqué par une toife. Quand il la souleva, nous vîmes avec épouvante quel serait le saut périlleux ; il fallait traverser un cerceau panaché de revolvers chargés, de rasoirs et de poignards. Un homme n'y pouvait passer qu'à la condition de se fermer comme un parapluie,—selon l'expression de Jovial. C'était un grand diable, fort mince et maigre, à peu près comme Bache, d'auguste mémoire ; mais quelle que fût son agilité, comment passer par ce cercle infernal sans y laisser un peu de sa peau, sinon sa vie ?

—Ce n'est pas du jeu, dit Jovial en se retournant vers nous.

—Eh bien ! lui dis-je, donnez votre démission. Vous viendrez demain travailler au château.

Oui, mais ce n'est pas là mon métier, reprit-il tristement.

Il regarda encore le cercle fatal tout en soupirant. Je n'avais plus d'argent sur moi pour le racheter et il ne voulait pas toucher au louis donné à son petit garçon.

—Tant pis ! dit-il, à peu près comme César dit : *Alea jacta est*. Mais avant de faire " son travail ", il revint à sa femme et à ses enfants. Jamais je n'ai vu un père donner son cœur et son âme comme fit Jovial en embrassant les siens. Ah ! comme il pressait tout ce monde-là sur son sein. Il voulait s'en aller, mais c'était le tour de ses enfants, puis encore de la femme, puis encore des enfants. Il semblait qu'il craignait de ne plus les revoir.

—N'y va pas, dit le petit garçon. Tiens, je te donne mes vingt francs.

Nous partîmes nous-mêmes, non pas pour voir cet horrible spectacle, mais pour parler au Barnum. Il était trop tard.

Jovial n'embrassa plus sa femme ni ses enfants ; le pressentiment ne l'avait point trompé. Il passa trop bas dans le cerceau et se laboura la figure. Et, au lieu de tomber dans le cirque en faisant la roue, comme il perdit la tête, il donna du front contre terre et s'évanouit tout sanglant.

La mère et les enfants avaient été du spectacle ; ce fut horrible de voir la pauvre femme se précipiter et prendre son mari dans ses bras.

On ne saurait rendre les cris de douleur des enfants.

—Pauvre Nini ! pauvre Toto ! murmura Jovial en montrant ses lèvres coupées. Je savais bien que je vous embrassais pour la dernière fois.

Il reperdit connaissance presque aussitôt et ne survécut que jusqu'au lendemain matin.

ARSÈNE HOUSSAYE

HISTOIRES DE SALTIMBANQUES

J'étais à Amboise, où je fouillais le sol du château pour retrouver le tombeau de Léonard de Vinci. Je n'étais pas fâché, le soir, d'aller à un autre spectacle avec mon ami Franz Verhas, le peintre flamand, qui restaurait les fresques de l'église. C'était au temps de la fête d'Amboise, les saltimbanques y avaient pris pied pour trois semaines.

Ce qui attirait surtout les Amboisiens et les pays dalentour, c'était le saut périlleux. Ce saut périlleux était risqué dix fois par jour, car les représentations se renouvelaient d'heure en heure, par un pauvre diable qui était le souffre-douleur de toute la troupe ; aussi il se nommait Jovial. Celui-là, quoique Parisien de Montmartre, n'avait pas de malice pour deux sous, ne paradait pas ; il n'était bon qu'à risquer sa vie, il la risquait sérieusement. Il ne se passait pas de jour que le chef de la troupe n'inventât une nouvelle manière de le précipiter dans la mort. Cet homme n'avait pas plus d'entrailles que les spectateurs ; on sait que les paysans sont cruels.

Pour moi, je m'étais pris d'une grande pitié pour ce

pauvre Jovial ; je lui donnais cent sous tous les soirs, ce qui le rendait fort heureux, mais ce qui ne le sauvait pas du danger.

—Mor brave homme, pourquoi faites-vous ce métier-là ? que gagnez-vous donc par jour ?

—Tout juste autant que vous me donnez, monsieur.

—Quoi, pour cent sous par jour vous risquez dix fois votre vie ?

Il essaya un sourire.

—Oui, ce qui fait dix sous par fois. Que voulez-vous ! quand on est père de famille...

Je le regardai avec attendrissement.

—Et où est votre famille ?

—Monsieur, vous verrez demain la femme et les enfants, une fille et un garçon ; rien ne manque à mon bonheur !

Un sourire mélancolique illumina cette figure d'outre-tombe, car il ressemblait à un pierrot et à un croque-mort.

Le lendemain, quand nous arrivâmes à la représentation du soir, nous trouvâmes Jovial dans les bras de sa famille. On allait dîner ; on apporta devant ces

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 MAI 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
 4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avoir contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
 Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
 42, Place Jacques-Cartier.

NOTES DE LA DIRECTION

Le deuxième article de M. I. Saint-Pierre sur les Canadiens aux Etats-Unis paraîtra la semaine prochaine.

Dans un prochain numéro, nous donnerons les conditions d'un concours de rebuts politiques qui intéressera tous les lecteurs, tant par l'originalité de la chose que par la valeur et la quantité des prix.

Dans notre prochain numéro nous aurons la bonne fortune de publier un extrait inédit de la préface du MANUEL DE LA PAROLE, volume qui doit paraître au mois de juin et dont l'auteur est M. Adjutor Rivard, avocat, professeur agrégé d'élocution à l'Université Laval de Québec.

Nos fidèles lecteurs aimeront à connaître la nouvelle œuvre de celui qu'ils lisaient avec plaisir alors qu'il débutait sous le pseudonyme de Ruthban, et qui depuis s'est acquis tant de titres à l'admiration de tous par ses travaux consciencieux pour l'épuration de notre langue parlée.

CONCOURS DE DESSIN AU CRAYON

CONDITIONS ET PRIX

Notre concours de dessin au crayon commence le 18 mai et se terminera le 31 juillet 1901.

Sujet : UNE TÊTE D'APRÈS NATURE. Inutile d'envoyer des copies ou des dessins d'après des statues, etc.

Afin de permettre aux talents encore inconnus de se produire, sans crainte, nous mettons hors concours MM. H. Julien, A.-S. Brodeur, J. Labelle, N. Savard, A. Ferland, R. Barré, Edmond J. Massicotte et tous les peintres et dessinateurs qui ont déjà exposé à l' " Art Gallery ".

Les juges seront choisis parmi les artistes plus haut nommés.

Le dessin devra être signé d'un pseudonyme et nous être remis le ou avant le 31 juillet 1901.

Les articles suivants seront accordés en prix :

1er prix : Un magnifique grand huilier en argent, cinq bouteilles. (Cette pièce est fournie par la maison J.-M. Grothé, rue Sainte-Catherine, et est de haute valeur).

2me prix : Trois articles, au choix, dans notre nouvelle liste de primes pour deux abonnements ;

3me prix : Deux articles, idem ;

4me prix : Un article, idem ;

5me prix : Trois articles, au choix, dans notre nouvelle liste de primes pour les abonnés d'un an ;

6me prix : Deux articles, idem ;

7me prix : Un article, idem.

De plus un splendide diplôme, d'un dessin artistique et propre à être encadré comme souvenir, indiquant le sujet du concours et le rang occupé sera accordé à tous ceux qui auront gagné un prix ou une mention.

FRANÇO-PARLER

LA PAUVRETÉ ET LE VICE SOUS LE MEME TOIT

En traçant nonchalamment le sous-titre de cet article, je me disais : A quoi bon ? Mais je me suis mis à penser que cela ferait de la copie, que cela comblerait un trou et qu'au prix où sera le charbon cet hiver, cinquante lignes, à trois sous l'une, égalent à peu près... la valeur d'un quart de tonne de cet utile combustible !

Puis, en ouvrant tout grands les yeux de mon infime esprit, j'ai constaté que : Montréal, cette mère au cœur si tendre et dont s'arrêteraient les battements, si l'on osait entraver le développement des microbes qui, en vertu des paroles du Seigneur, croissent et se multiplient avec une volubilité de croissance renversante, dans ses rues à s'y embourber en plein midi, Montréal, dis-je, aime décidément la contradiction.

C'est qu'elle n'a pas lu, comme moi, un certain livre dans lequel il est affirmé que l'homme fût-il riche, fût-il gueux, n'est qu'un vulgaire microbe ne différant seulement des invisibles à l'œil nu que par une plus notablement volumineuse corpulence. Ce qui prouve bien l'utilité d'une bibliothèque publique...

Oui, Montréal dont la tendresse s'étend jusqu'à entretenir la fermentation des germes pestilentiels, des bacilles meurtriers, Montréal n'a pas d'autre asile de refuge à offrir aux miséreux, aux orphelins, aux sans feu ni lieu honnêtes, que la maison des voleurs et des vagabonds ! A ceux qui viennent la supplier de les aider à fuir la mort par inanition, elle n'a à leur prêter que le toit du criminel et le pain du coupable.

Messieurs les échevins, la pauvreté comme le vice est donc un crime ? Et ceux qui n'en veulent pas de votre prison ? Ah ! ceux-là crèvent comme des chiens ! Savez-vous ce qui se passe dans les taudis, dans les caves, hiver comme été ?

Non, vous ne le savez pas ! Informez-vous au bureau principal de la Société Saint-Vincent-de-Paul ; vous serez peut-être édifiés !

Il en est qui proposent de convertir en terrasse un versant de la montagne ; d'autres qui font des discours insipides pour nous convaincre que la navigation du Saint-Laurent est possible sur une simple chaloupe à voiles, en mars comme en juillet ; d'autres qui demandent quel montant on va gaspiller afin de recevoir dignement le duc d'York, etc, etc ; mais personne n'a le bon esprit de crier qu'un refuge pour les pauvres exigerait beaucoup moins de bêtises à débiter, et surtout moins d'argent, lequel serait infiniment mieux employé.

C'est une honte pour nous—et un honneur pour lui—qu'un citoyen ait pris à ses charges de faire en petit ce qu'il croyait que la ville ferait en grand. Cet admirable homme avait le tort de croire que le vieil axiome : l'exemple est contagieux, l'est autant dans le bien que dans le mal. Il n'était pas de son siècle ; comme celle de Kruger, sa montre retarde !

Quel serrement de cœur doit éprouver le magistrat à qui un pauvre diable aussi honnête que lui et vous, va conter qu'il n'a pour reposer, la nuit, que les hangars des compagnies de chemin de fer—quand il peut y pénétrer—et pour manger que des fruits pourris, ramassés aux abords du marché Bonsecours, quand il ne peut que lui répondre : " Mon ami, je suis tout peiné ; j'ai bien cinq dollars à vous offrir, prenez ; (c'est ce que faisait souvent le magistrat modèle que fut toujours le juge DeMontigny) mais cela se mange si vite ! Tout ce que je puis faire de plus pour vous, c'est de vous ouvrir les portes de la prison. Je sais bien que cela est indigne de votre souffrance et de vos cheveux blancs, mais que voulez-vous ? Si nos échevins l'unchaient moins souvent sur la montagne ; s'il y coulait moins de champagne, etc., etc., enfin, je ne puis faire mieux..."

C'est alors que l'on sent que la Magistrature n'est pas une sinécure et qu'elle a droit à tout notre respect.

L'honnête pauvreté est une vertu ; quand le Christ est venu apporter la paix et le soulagement sur la terre, il la mettait au-dessus de la richesse. C'étaient les pauvres qui bénéficiaient de ses faveurs. Avec les idées largement égoïstes d'aujourd'hui ; avec le " moi d'abord," tout cela a bien changé. Nous marchons vers le progrès, à la façon des écrevisses.

Mais les infortunés trouvent, eux, qu'une ville comme Montréal qui n'a pas seulement une maison où recevoir ceux qui crèvent de faim et dorment où ils tombent, n'a rien à dire quand il leur arrive de dérober un pain ou une boîte de conserves à la devanture d'un établissement. Et ils n'ont pas tout à fait tort. Quand Musset disait, à peu près : " Pauvreté, c'est toi la marâtre," il avait raison.

Donc, Messieurs les échevins, si vous ne voulez pas que la Ville en souffre, soulagez-les. Outre que vous aurez accompli une œuvre charitable et tranquillisé votre conscience qui doit, parfois, éprouver des trances horribles, vous aurez pratiqué le commandement qui seul peut résoudre toute la question sociale : Aimez-vous les uns et les autres ; faites à votre prochain ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous-mêmes.

Plus que jamais, il en est temps !

ALBERT LOZEAU.

PROFILS D'ARTISTES

MADemoiselle HÉLÈNE LE BOUTILLIER

Le sujet fait souvent l'écrivain, l'inspiration semble quelques fois s'exhaler de certaines personnes comme l'arôme des fleurs.

Il est incontestable que traiter des hautes sphères de l'art, y puiser la consolante pensée qui nous éloigne du prosaïsme actuel est une bien douce chose.

Aussi, aujourd'hui, vais-je esquisser le profil d'une artiste qui est des nôtres, et dont le talent réel s'impose dans le grand monde artistique du vieux continent.

Je veux parler de Mlle Hélène Le Boutillier, chanteuse superbe qui occupera probablement demain, une place d'honneur sur la grande scène parisienne.

Mlle Le Boutillier possède pour elle bien des choses, entre autres : un talent sérieux, puis un amour profond pour son art.

C'est encore là, une artiste qui s'est développée naturellement, seule, d'abord sans guide, puis est parvenue comme par miracle, à faire lumière dans la ville de toutes les lumières.

Il est vraiment étrange de constater la marche de quelques êtres qui, partant d'un coin inconnu du globe, vont, attirés comme par un aimant, vers le centre de tous les arts. N'y a-t-il pas dans ceci quelque chose de mystérieux ?

Mlle Le Boutillier est Gaspésienne, c'est sur cette terre toute remplie d'étrange poésie, qu'elle passa les premières années de son enfance.

Plus tard, nous la voyons à Québec, au couvent de Sillery, c'est là qu'elle développa les qualités premières de sa voix et de ses aptitudes musicales. C'est à Mme Desauve que la gracieuse artiste doit les premiers éléments de cet art, dont elle sera bientôt une des étoiles.

Enfin, après quelques années de durs labeurs, Mlle Le Boutillier, partit pour la France dans l'espérance de développer les nombreuses ressources que lui offrait sa voix.

Arrivée à Paris, elle ne tarda pas à s'y faire remarquer et M. Kœnig, du Grand Opéra, fut durant deux ans son maître de chant. Nous comprenons aisément qu'avec un tel professeur, le progrès ne se fit pas attendre. Bientôt, elle fut capable de se produire, et donner la mesure de ses hautes qualités vocales et lyriques. En effet, grâce à une nature exceptionnellement artistique, Mlle Le Boutillier est à même d'aborder les genres les plus différents et d'y réussir.

Le succès de la vaillante artiste canadienne-française a toujours été croissant, et des triomphes nombreux et surtout mérités marqueront sa carrière.

No 3

CHANSONS DE J.-E. MARSOUIN

Invocation

Paroles de J.-E. Marsouin

Musique de J.-E. Marsouin

Dans ces sentiers de roses,
Un jour tu m'apparus ;
Combien de tendres choses
Dans tes beaux yeux je lus.

Oh ! pourquoi t'être enfui,
Emportant tout mon moi ?
Pourquoi briser ma vie ?
Moi qui croyais en toi.

Au bosquet la fauvette,
Dans sa tendre chanson,
Aux échos, ma Ninette,
Vantait ton air mignon.

Maintenant, seul, je pleure
Les beaux jours de jadis
Et de même à cette heure
Aux échos je redis :

REFRAIN

Il me souvient encore,
Qu'un beau matin, tous deux ;
Au lever de l'aurore
Nous parcourions ces lieux.

Et je crus à la femme
Et je crus à l'amour
Mais toi broyant mon âme
J'en ai maudit le jour.

pas injustement méfiant, Dieu vous en garde : mais soyez prudent, c'est-à-dire, quand vous prêterez une somme notable pour vous, sachez à qui vous le faites, et prenez les précautions que l'expérience indique.

C'est le moyen de ne pas perdre ce qui vous est si utile, et en outre de ne pas vous brouiller avec ceux à qui vous avez prêté. Car, des affaires mal faites naissent les discussions, les querelles, les brouilles complètes. Chacun prétend avoir raison, et chacun a tort par quelque côté. Au lieu que lorsque tout est en règle, on n'a plus de reproche à se faire, on évite les méprises, les malentendus, et par là on vérifie le proverbe : *Les bons comptes font les bons amis.*

" ENVOLÉ "

A Gilberte.

Il égayait ma solitude
L'oiselet improvisateur ;
Charmer était son habitude :
— "Sous bois, il était né chanteur" —

S'il exécutait un prélude
Je l'écoutais avec bonheur.
L'âme pleine de gratitude.
— " Mais... il était né déserteur."

Ici, tout près de ma fenêtre,
Je le regardai disparaître :
J'aurais voulu le retenir !

Il baisait de son aile orange
L'air ému de ce baiser d'ange.
Au loin que va-t-il devenir ?

ANTONIO PELLETIER.

Conseils à ceux qui font relire notre revue

Maintenant que la table des matières de la 17ème année est parue, nous allons donner quelques conseils à ceux qui veulent faire relire notre revue et mettre un beau volume de plus dans leur bibliothèque :

- 1o. Enlevez les suppléments de chaque numéro de façon à ce que les pages de la revue, proprement dite, se suivent de 1 à 874 ;
- 2o. Séparez les suppléments musicaux des suppléments contenant les feuilletons, les pages humoristiques, etc ;
- 3o. Détachez la table des matières, du présent numéro, et placez-la au commencement du volume ;
- 4o. Placez, à la suite de la page 874 : (a) les feuilletons, (b) la musique, dans l'ordre de leur publication.

Cela fait, remettez le volume au relieur. Arrangé tel qu'indiqué plus haut, le MONDE ILLUSTRÉ forme un livre attrayant et facile à consulter.

SAINT VINCENT DE PAUL

Saint Vincent de Paul fut successivement esclave à Tunis, précepteur du cardinal de Retz, curé de village, aumônier des galères, principal de collège, chef des missions, et adjoint au ministère de la feuille des bénéfices. Il vit un jour un malheureux forçat qui, condamné à trois années de captivité pour avoir fait la contrebande, paraissait inconsolable d'avoir laissé dans la plus extrême misère, sa femme et ses enfants. Le cœur de Vincent de Paul était plein de charité, le prisonnier accepta. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés, pendant le reste de sa vie, du poids de ces fers honorables qu'il avait portés.



APPLICATION D'UN VIEUX PROVERBE

C'est une chose incroyable que la manière dont nombre de gens traitent leurs affaires. Méfiants à l'excès vis-à-vis d'hommes honnêtes, ils se laissent prendre par le premier parleur, ou ils oublient les règles de la plus simple prudence.

Ainsi, combien de gens qui ont laborieusement gagné leurs économies, et qui ensuite les confient avec la légèreté la plus surprenante à un homme, sans avoir sérieux, qu'ils connaissent à peine, mais qui leur promettra dix du cent ! La liste des domestiques, des petits cultivateurs, des honnêtes ouvriers qui agissent ainsi est incalculable, et malheureusement, sans cesse, ils se trouvent pris, et soit par le malheur, soit par la maladresse, soit quelquefois par l'improbité de leurs débiteurs, ils sont privés un beau matin de leurs économies.

Mais avez-vous une reconnaissance au moins ? leur demande-t-on. — Oh ! non, disent-ils avec sang-froid. Nous avions confiance en un tel ; mais c'est un misérable, il nous a trompés. "

" Il est un misérable, " c'est bien vite dit ; peut-être n'est-il qu'un homme malheureux : mais vous, n'avez-vous pas été un homme imprudent ? Quand il s'agit de placer tout son avoir ou une somme notable entre les mains de quelqu'un, on demande des garanties à ce quelqu'un, on s'informe au moins de ses affaires, on le suit de temp; en temps, on exige une reconnaissance et on couche cela par écrit. Car si votre débiteur vient à mourir, à faire de mauvaises affaires, et que tout soit sur parole, adieu peut être le petit patrimoine, fruit de tant de sueurs.

Règle générale donc, les affaires sont les affaires et il faut les traiter comme telles, c'est-à-dire sérieusement. Ne soyez pas dur, ne soyez pas rapace, ne soyez

Chez elle, la voix est pure, bien timbrée, la vocalisation souple et facile. Le phrasé net, l'intonation irréprochable et la diction des plus parisiennes.

Il y a peu de temps, Mlle Le Boutillier donnait un récital à la salle Karn. Tous ses auditeurs furent enthousiasmés ; tous lui prédirent un avenir des plus brillants et on dirait que toutes ces prophéties veulent s'accomplir.

N'est-il pas rumeur que le Grand Opéra de Paris doit ouvrir prochainement ses portes à la vaillante artiste canadienne ?

Quel honneur pour elle et pour nous, si la nouvelle est confirmée !

Voir une de nos compatriotes sur la plus belle scène du monde, saluée par les vivats des dilettanti parisiens. C'est un beau rêve dont nous souhaitons la réalisation.

Quant à nous, perdus dans les quelques arpents de neige, nous applaudirons, de loin, à cette payse qui aura par son courage et son énergie, conquis la scène française pour le Canada.

Qu'il en soit ainsi !

JÉHIN-PRUME.

NÉCROLOGIE

C'est avec regret que nous apprenons la mort de la mère de M. Julien Daoust le sympathique régisseur du Théâtre National Français. Nous présentons à la famille nos plus sincères condoléances.

LE MONDE ILLUSTRÉ publie une galerie nationale de grande valeur.



BEAUX-ARTS. — DERNIERE RETRAITE. — Tableau de M. B. Sperling



845
 8 8
 148.
 733,
 93,
 817
 75
 87
 103
 115
 115
 151
 181
 278
 307
 341
 346
 356
 360
 362
 454
 466
 474
 486
 502
 584
 606
 630
 732
 741
 783
 798
 846
 869
 74,
 220,
 348,
 568,
 774,
 806
 52
 92
 212
 383
 593
 663
 700
 711
 831
 845
 847
 71
 chez
 149
 298
 358
 374
 378
 379
 421
 438
 452
 470
 490
 Du-
 516
 518
 580
 590
 610
 624
 Kle-
 625
 que..
 705
 705
 Gali-
 710
 748
 768
 A. A.
 782
 784
 7
 19
 47
 107
 276
 Helène
 B. M.-
 306
 339
 373
 403
 454
 499
 638
 660
 8, 84..



LA TOILETTE DE BEBE. — Composition de M. E. Defonte



QUINE. — D'après le tableau de M. Alb. Edouard

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

PREMIER BAISER D'ADAM ET EVE

Aux nouveaux mariés.

Les mains pressant les mains, épaule contre épaule,
Et sans savoir pourquoi, l'un et l'autre oppressés,
Notre bouche s'ouvrit sans dire une parole
Et nous nous sommes embrassés...

Près de nous l'hyacinthe avec la violette
Mariaient leurs parfums qui montaient dans l'air pur,
Et nous vîmes tous deux en relevant la tête,
Dieu qui nous regardait à son balcon d'azur.

Aimez-vous ! disait-il ; c'est pour rendre plus douce
La route où vous marchez que j'ai fait sous vos pas
Dérouler en tapis le velours de la mousse,
Et puis, embrassez-vous ; je ne regarde pas.

Aimez-vous ! Aimez-vous ! Dans le vent qui murmure,
Dans les limpides eaux, dans les bois reverdis,
Dans l'astre, dans la fleur, dans la chanson des nids,
C'est pour vous que j'ai fait renaître ma nature.

Aimez vous ! Aimez-vous ! Et de mon soleil d'or,
De mon printemps nouveau qui réjouit la terre
Si vous êtes contents ; au lieu d'une prière
Pour me remercier, embrassez-vous encor.

HENRI MURGER.

LES MAINS VIDES

Victime de son amour du plaisir, une toute jeune fille se consumait sous les ardeurs de la fièvre. Hélas ! ce n'était pas le lis qui se fane aux pieds de la douce vierge Marie en exhalant pour Elle son plus suave parfum ; on l'aurait plus justement comparée à ces roses, parures mondaines, qu'on retrouve dans la poussière au lendemain d'un jour de fête, flétries, décolorées, sans éclat, sans odeur.

Pauvre enfant ! elle n'avait vécu que pour le monde ! Quoique bien jeune, elle s'était livrée à toutes les réjouissances, ne rêvant qu'amusements, bals et toilettes... Sans souci de l'avenir, ni de sa pauvre âme, elle n'était préoccupée que d'une seule pensée : paraître, briller, jouir. Tout était sacrifié à ses plaisirs. Ses vieux parents, elle les délaissa au foyer paternel où sa place est longtemps restée vide. Aveugle ! elle ne voyait pas qu'elle ruinait sa santé et courait à sa perte dans ce tourbillon sans frein.

Une nuit où elle avait dansé plus que d'habitude, elle fut ramenée chez elle transie de froid et frappée d'une maladie mortelle... On s'empresse... on lui prodigue les soins les plus affectueux, mais tout est

inutile. Le mal fait des progrès de jour en jour ; bientôt, il prend un caractère des plus alarmants. A son chevet, son infortunée mère la veille et la soigne jour et nuit ; elle ne se donne plus aucun repos.

Tout à coup, elle croit l'entendre prononcer ces mots : " Mes mains sont vides." C'est le délire ! pense la pauvre mère, le délire voisin de la mort ! et imposant silence à sa douleur, elle trouve le courage de faire appeler le prêtre. Le prêtre ! ce consolateur suprême, cet ami des derniers jours, alors que tous les autres nous abandonnent. Il vient ; il entend la malheureuse répéter : " Mes mains sont vides " et ce que le cœur de la mère n'a pu comprendre, son âme d'apôtre le lui révèle. Non, elle ne divague pas la pauvre enfant ; son cœur touché par la grâce cherche de tous côtés les bonnes œuvres qu'elle a pu faire. Hélas ! elle n'en trouve pas ; sa vie a donc été inutile ! et c'est là cette découverte qui lui arrache ces mots : " Mes mains sont vides."

Alors le prêtre saisissant un crucifix le lui met dans la main en disant : " Maintenant, va, pauvre repen-

monte sur une doublure de soie. La garniture consiste en trois insertions de guipure. Il faut 5 vgs d'étoffe de 30 pes pour la confection de cette jupe.



No 516.—Jupe à replis pour dames

Nous donnons les patrons en 3 numéros, 20, 24 et 28, mesure de la taille. Si l'un de ces numéros n'est pas le vôtre prenez le numéro plus grand qui suit.

CARNET MONDAIN

On annonce, pour le milieu de mai, le mariage de M. Edmond Desaulniers, notaire, de Saint-Lambert, à Mlle Antoinette Chaput, fille cadette de M. Charles Chaput, commerçant en gros, de cette ville.

* * * *

Aussi pour la fin de mai le mariage de M. J. Bertrand, notaire de l'Isle Verte, à Mlle Corinne Hamilton, fille unique de M. Henry Hamilton, marchand de nouveautés, de cette ville.

* * * *

Pour juin, le mariage de M. L. Trudel, marchand de fer, de Saint-Henri, à Mlle Marie Filiatrault, fille aînée de feu le Dr Filiatrault, en son vivant régistrateur de Hochelaga et Jacques-Cartier.

* * * *

Aussi pour juin, le mariage de M. le Dr Palardy, de cette ville, à Mlle Marie Fournier, de Saint-Thomas de Montmagny.

* * * *

L'Association Saint-Jean-Baptiste de Sainte-Cunégonde, sous la présidence de M. le Dr U. Lalonde et de Mme Lalonde, est à organiser pour mardi, le 14 mai, à 8.30 hrs p.m., une jolie soirée intime pour le bénéfice de cette société. Le programme comporte des amusements variés : orchestre, danse, chant, déclamation, santés. (Buffet gratis).

Cette soirée, donnée sous le patronage des dames de Sainte-Cunégonde, aura lieu à la salle Duvernay, 47, rue Vinet.

Les billets se vendent un dollar pour messieurs et cinquante cents pour dames. Le bureau principal pour la vente des billets est à la Pharmacie Nationale, 315^e rue Notre-Dame, Sainte-Cunégonde.

Nous espérons que le succès couronnera le zèle des organisateurs qui se dévouent à cette fête patriotique et récréative tou à la fois.



No 551.—Corsage uni pour jeune fille

tante, tes mains ne sont plus vides ; tu peux présenter au Père Eternel les mérites de Jésus-Christ à défaut des tiens ; ce trésor est à toi. La malade se calme ; la sérénité reparait sur sa figure ; la paix entre dans son âme.

Sous la douce effusion du sang de Jésus, cette jeune fleur qui allait périr, a retrouvé la vie, l'éclat, le parfum. Les anges peuvent maintenant la cueillir et l'emporter sur leurs ailes radieuses ; elle est digne des parterres éternels.

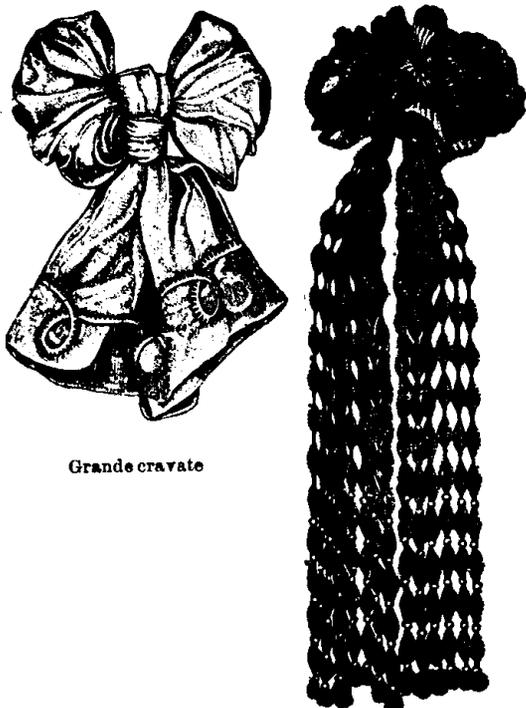
LÉONIDA.

LA MODE

Ce modèle représente un magnifique corsage en soie cerise à rayures, garni avec bandes de ruban et velours noir. Les manches sont bouffantes au coude selon le dernier genre, et le corsage est parfaitement ajusté sur doublure.

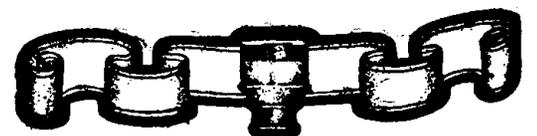
Ce modèle requiert 5 vgs de soie. Nous donnons les patrons en 5 numéros, 34, 36, 38, 40 et 42 pes, mesure du buste.

Cette jolie jupe est en belle soie noire ou étoffe en laine faite avec plis réguliers tout autour. On la



Grande cravate

Boa de gaze



Peres et Meres !

**Le
SAUVEUR
des
ENFANTS**

**IL CONSOLE LES
MERES.**



CARME DÉCHAUSSE

**La
VIGUEUR
de la
JEUNESSE**

**IL REJOUIT LES
PERES.**

UNE MERE CONSOLÉE

Québec, 12 novembre 1899.

Sur prescription de mon médecin, j'ai fait prendre du VIN DES CARMES à mes enfants qui étaient très faibles. J'ai été très satisfaite, car ils sont revenus rapidement à la santé, et ce vin est très facile à prendre.

MME JOSEPH LEFEBVRE,
Rue Saint-Joseph, ancien poste du Vendôme.

UN PÈRE ÉMERVEILLÉ

Etant, pour affaires professionnelles, chez un médecin de cette ville, il me fit un si chaud éloge du VIN DES CARMES, que je me décidai d'en faire usage dans ma famille. Mes enfants souffraient de débilité et de manque d'appétit. En commençant à prendre ce vin, l'effet m'a émerveillé ; ce VIN DES CARMES est véritablement la préparation la plus digne d'emploi.

O.-E. MOFFET, M. V.,
Québec.

UN PÈRE RECONNAISSANT

Québec, janvier 1901.

Messieurs, — Mes fils souffrant d'une CROISSANCE EXAGÉRÉE font usage du VIN DES CARMES depuis plusieurs mois. Il n'y a que quatre ou cinq jours que votre dernier envoi est consommé et déjà ils ressentent la nécessité d'une nouvelle commande. Veuillez m'expédier au plus tôt possible deux douzaines.

Votre VIN DES CARMES est une préparation d'une telle valeur que, si le public savait l'apprécier, je ne crois pas qu'il serait possible d'user d'aucun autre vin médical.

Votre obligé,

A. GARNEAU, D. C.

UNE FILLE BIEN-AIMÉE CONSERVÉE A SES PARENTS

Québec, 6 février 1900.

Messieurs, — Je désire porter à votre connaissance un fait qui mérite d'être connu des femmes souffrant de certaines irrégularités propres à leur sexe. Une personne de ma famille atteinte de cette maladie, avait essayé toutes les préparations médicinales, reconnues comme excellents emménagogues, mais sans aucun succès. Mon médecin lui a récemment recommandé de faire usage du VIN DES CARMES. En reconnaissance du service que votre vin a rendu à ma pauvre malade, je vous déclare que le succès obtenu est presque merveilleux. Dès qu'elle a commencé à faire usage du VIN DES CARMES toutes ses souffrances ont disparu comme par enchantement, et depuis quelques semaines sa guérison est complète.

Votre bien dévoué,

ELZÉAR PAQUET, épicier,
Basse-ville.

LES MEILLEURES PROMESSES POUR L'AVENIR

M. Jos. Gagnon, commerçant bien connu de Saint Roch de Québec, frère de Mgr Gagnon, a fait le récit suivant :

« Un de mes enfants, âgés de dix ans, était dans un état de débilité, qui nous inspirait des craintes constantes. Nous lui avons fait essayer tous les toniques et vins médicinaux que nous voyions annoncés dans les journaux. Malheureusement, toutes ces préparations lui inspiraient du dégoût et il refusait de suivre le régime inspiré. Seul, le VIN DES CARMES lui a paru agréable à prendre, et depuis qu'il en fait usage, il n'est plus reconnaissable ; il est bien portant, assidu à ses devoirs et nous donne les meilleures promesses pour l'avenir. Je vous permets de vous servir de mon nom, car je crois que le renseignement pourrait être utile à beaucoup d'autres familles.



PETITE DIFFÉRENCE

Un auteur dramatique heureux et un auteur dramatique malheureux causent de leurs œuvres :

—Moi, dit le premier, j'ai eu presque toujours du succès.

—Et moi, dit le second, j'ai eu toujours presque du succès.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Toute la semaine du 13 mai *Monte-Cristo*, le grand drame de Dumas, (version de Chas. Fechter, adaptée de l'anglais par Paul Cazeneuve et Jehin-Prume.) attirera la foule au Théâtre National Français.

Cette pièce a été montée avec un luxe extraordinaire de mise en scène, décors et costumes, et ses rôles ont été confiés aux principaux artistes de la troupe, y compris M. Cazeneuve qui, dans le rôle le plus important, celui d'Edmond Dantes, a obtenu, aux Etats-Unis et sur les scènes anglaises du Canada, un très grand succès.

Nous pouvons nous dispenser d'indiquer ici le sujet de *Monte-Cristo* que la grande majorité de nos lecteurs connaissent certainement. Ce drame à grand spectacle, extrêmement populaire, a été représenté des milliers de fois en Europe et en Amérique, et son succès est toujours aussi immense qu'inépuisable.

La version anglaise traduite en française qui sera jouée au Théâtre National, comporte un grand nombre de tableaux pour lesquels de magnifiques décors ont été peints et qui feront sensation.

Citons parmi ceux-ci le port de Marseille, les cachots du Château d'If, l'orage en pleine mer et l'évasion de Monte-Cristo, l'auberge du pont du Gard et la mort de Villefort, le salon chez Morcerf et l'arrivée du comte de Monte-Cristo, la forêt de Fontainebleau et le suicide de Fernand, le duel et la mort de Domglass.

La beauté des décors et des costumes sera rehaussée encore par de magnifiques effets de lumière électrique.

Les principaux rôles ont été confiés à MM. Cazeneuve (Edmond Dantes, le prisonnier du château d'If, l'abbé Busoni et le comte de Monte-Cristo); Filion, Elzéar Hamel, Petitjean, Palmieri, Bouzelli, Labelle, Godeau, Leurs; Mmes de la Sablonnière et Nozières, Mlles Rhéa et Béragère.

HUMEUR DIFFICILE

L'humeur difficile vient le plus souvent de la souffrance et celle-ci, de la mauvaise qualité du sang. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* en réconfortant le sang ramèneront la bonne humeur.

—L'Islande est le pays par excellence du féminisme. Là, en effet, les hommes et les femmes sont sur un pied d'égalité politique.

Il y a plusieurs dames qui siègent au parlement, et l'on dit qu'elles font honneur à leur sexe.

LA BEAUTE

PAR MARCELLE DULAC

La beauté est pour la femme l'arme par excellence, le sceptre qui symbolise sa toute-puissance et qui tient le monde à ses pieds.

La beauté féminine a laissé dans les événements de l'histoire des traces si mémorables que l'on nous enseigne dès le plus jeune âge, les noms des déesses, des reines et des amoureuses dont le charme fatal ou bienfaisant, a bouleversé les empires, entremêlé les armées et changé la face de l'univers.

A chacune de ces héroïnes, se joint toujours, avec l'idée de la beauté, celle de force, de vigueur, de vaillance, disons mieux, de santé.

Elles étaient belles, fortes, vigoureuses, vaillantes parce qu'elles étaient saines.

Beauté et santé sont deux attributs inséparables de la femme. La santé est la sève qui produit la beauté qui fait éclore la fleur, qui fait épanouir la rose, qui lui donne son parfum, sa fraîcheur, son éclat vermeil.

La santé, c'est plus que la beauté, c'est toute la beauté.

Une femme bien portante, une femme de teint est clair et net, dont les yeux sont limpides et éveillés, dont le rire est franc et sonore, dont le buste est droit et ferme, dont la taille a la flexibilité et l'élasticité de la lame d'acier bien trempé, dont la démarche est assurée et vive, dont les mouvements ont de la justesse et de la précision, une femme suivant l'expression populaire, qui "respire la santé", est toujours belle, quelles que soient la rectitude des traits ou la grâce des lignes.

Lorsqu'on la voit s'avancer, dans la splendeur de sa saine constitution, on l'admire, elle est bonne à regarder.

Que deviennent à côté d'elle les beautés de convention, les beautés de commande dont les traits classiques, les détails artistiquement irréprochables, les lignes rigoureusement académiques perdent tout leur charme au service d'un corps dont l'organisme est déséquilibré, dont les nerfs sont détraqués, le teint affadi, les yeux éteints, la tenue nonchalante et brisée, la démarche saccadée, ou haletante.

"O jeunesse, printemps de la vie : ô printemps, jeunesse de l'année !" dit le poète italien.

Si la jeunesse savait combien cette beauté dont elle est si fière, combien cette beauté qui nous fascine et nous enivre est intimement liée à la santé du corps, quel soin elle prendra de cette frêle enveloppe si prompt à subir les atteintes du mal qui la menace à céder au moindre coup des affections qui la guettent.

Jeunes filles si suaves, si gracieuses, si sveltes qui parcourez gaiement le chemin de la vie, récoltant sur votre passage les murmures enchanteurs des admirateurs que vous soulevez sous vos pas : belles enfants dont l'existence n'est que joie, sourire et amour, ne nous prenez pas pour des conseillers moroses, pour des mentors de mauvais augure, si nous vous rappelons au milieu des splendeurs du présent les sages et sévères leçons de l'avenir.

N'oubliez pas que cette beauté que vous prizez si fort vous ne pourrez la conserver qu'en maintenant intacte et vigoureuse votre santé corporelle. Le moindre malaise, souvent bien anodin au début, la moindre atteinte de ces maladies des femmes qui se présentent sous des aspects et avec des symptômes si divers peuvent anéantir à jamais cet heureux don qui vous rend si glorieuse.

Que faut-il donc faire pour perpétuer cette captivante beauté ? Il faut se prémunir sans cesse contre les indispositions propres au sexe féminin, contre les maladies des femmes.

Et, il n'est pas de remède plus sûr, plus efficace, plus inmanquable que les **PILULES ROUGES** de la Cie Chimique Franco-Américaine.

Pour faire disparaître les pâles couleurs, pour ramener la fraîcheur, l'énergie, la vigueur, pour donner la force, pour préserver la beauté, prenez les **PILULES ROUGES**.

Les **PILULES ROUGES**, c'est le trésor de la santé, la clef de la beauté.

Jeunes filles, jeunes femmes, jeunes épouses, prenez soin de votre beauté, veillez à votre santé, n'oubliez pas que les **PILULES ROUGES** sont le seul remède qui ne trompe jamais.

MARCELLE DULAC.

la gomme
du docteur
Adam guérit
instantanément
le mal de dents
10 cents
en vente partout

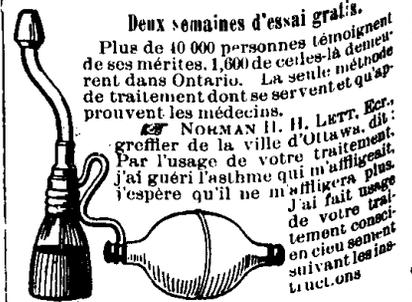
DEPOT CHEZ

ROD. CARRIERE

Coin Visitation et Ste-Catherine

ASTHME

Traitement au liquide sec.



Deux semaines d'essai gratis.
Plus de 40 000 personnes témoignent de ses mérites. 1,600 de celles-ci demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Esq.,
Greffer de la ville d'Ottawa, dit :
Par l'usage de votre traitement,
j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait.
J'espère qu'il ne m'affligera plus.
J'ai fait usage
de votre traitement
et vous pouvez
en être convaincu
en visitant les
succursales.

Dr J. M. SAWERS,

122, MacDonnell Ave., TORONTO.

DR. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

Trente ans de succès
GUERISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

VER SOLITAIRE

L. KIRN
à l'extrait éthéré
de FOUGÈRE Mlle Perrin
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité
de ses Capsules qui
portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU,
51, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies



GRATIS.

\$10,000 de Valeurs données gratuitement
Dames et Fillettes demandées pour introduire
nos plus nouveaux produits et nos traités d'apprentissage
la Reine, de Sir William Laurier, Sir Charles Tupper, nous vendons
grandes 9 x 12 pouces. Pour un temps limité, nous vendons
ces magnifiques portraits à 10c. chaque, et à toute personne
en vendant 5 ou plus, nous offrons de magnifiques primes
dont quelques-unes sont représentées ci-dessous. Ne tardez pas à
nous envoyer vos noms et adresses, et nous vous enverrons
un paquet de ces portraits et notre catalogue complet, et votre
de primes. Venez les portraits, renvoyez l'argent et votre
prime vous sera envoyée **ABSOLUMENT GRATUITEMENT**.
C'est véritable et ne sera faite que pendant un délai très court.
ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO.
Dept. 8 Toronto.

Les patrons du MONDE ILLUSTRÉ. Patrons à 10 cts genres nouveaux. Patrons valant 25 cts pour 10 cts

UNE OFFRE SPECIALE

Les patrons exacts des modes publiées dans la page des dames peuvent être obtenus au prix uniforme de 10 cts chacun.

Ces patrons sont de parfaits modèles des genres les plus nouveaux et les plus en vogue actuellement portés.

Par arrangement spécial, nous sommes maintenant en état d'offrir à nos lectrices un choix complet des patrons les plus à la mode au prix nominal de 10 cts. De semblables patrons se détaillent partout à 25 cts chacun.

Ces patrons à 10 cts ne doivent pas être classés dans les patrons à bon marché, qu'on trouve ordinairement en vente dans les magasins à départements. Ils sont supérieurs en toute façon. D'une exactitude parfaite, ils représentent les dernières créations des toilettes qui auront le plus de vogue. Des illustrations et instructions complètes pour la coupe et la façon accompagnent chaque patron. Il y a un morceau pour chaque partie du vêtement à faire, le numéro et le nom des différentes pièces du patron et des instructions tellement complètes que chaque personne qui sait coudre peut faire un vêtement bien ajusté sans difficulté.

Ordonnez les patrons par numéro et spécifiez la mesure désirée.

Les patrons de corsages se donnent dans les mesures suivantes : 32, 34, 36, 38, 40, 42 et 44 pcs (mesure de buste).

Les patrons de jupes dans les mesures suivantes : 20, 22, 24, 26, 28, 30, 32, 34 et 36 pcs (mesure de taille). Si ces patrons sont demandés pour fillettes ou enfants, spécifiez l'âge. Si la mesure est donnée exactement, le patron s'ajustera parfaitement requérant seulement les légères retouches provenant de l'essayage et de ce qui convient à des épaules hautes ou obliques, etc.

Tous les ordres seront promptement remplis. Nulle n'aura à se plaindre d'aucun délai. On devra envoyer 10 cts en argent ou en timbres-postes avec la commande pour chaque patron désiré.

Adressez : MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

Ecrivez bien votre nom et votre adresse.

LA MONTRE ET SON RESSORT

Tous les organes essentiels de la vie dépendent directement de la qualité du sang, comme la montre dépend de son ressort. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard purifient le sang, lui rendent sa force épuisée par l'anémie, les hémorragies ou autres causes.

Il existe au Colorado un terrain de 6 kilomètres sur 12 qui fournit par an 100 millions d'or et qu'on mettra, à ce taux, un siècle à épuiser.

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultation gratuites.

—En Afrique, il y a un village, avec une population de 15,000 habitants, à Gnierda, dont toutes les rues sont pavées avec des crânes humains.

COMPARAISON INUTILE

Aucun remède ne peut être comparé au Baume Rhumal pour soigner le rhume, la bronchite, la coqueluche, la grippe.

LE SECRET DE LA LONGEVITE

Le secret de la longévité c'est de conserver un sang frais et pur en faisant usage des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard.

ELIZABETH OUELLET

Est guérie par les

Pilules de Longue Vie (Bonard)

Après 16 années de souffrance.



MELLE ELIZABETH OUELLET.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS,

Pendant 16 années j'ai horriblement souffert de maux de tête, de douleurs atroces dans le dos, et dans les reins; cela occasionnait le manque d'appétit qui, naturellement, amenait la dyspepsie et la faiblesse. Le jour, je pouvais à peine me traîner, et je ne dormais pas pendant la nuit. Ma peau devenait sèche et brûlante, des frissons et frissons me prenaient après ces accès de fièvre. Mes lèvres étaient toujours sèches, et s'il m'arrivait de boire pour étancher ma soif, des palpitations de cœur me causaient des énervements qui se changeaient en engourdissements semblables à la paralysie. Non seulement mon cas n'a pu être guéri par les huit médecins qui me traitèrent, mais pas un seul ne le comprenait. Tous m'abandonnèrent. Sur l'entrefaite, une de mes amies me fit part de sa guérison par les Pilules de Longue Vie (Bonard). Confiante d'être peut-être soulagée, j'écrivis à vos médecins qui m'ordonnèrent de prendre des Pilules de Longue Vie (Bonard). Je suis aujourd'hui non seulement soulagée, mais complètement guérie.

C'est un plaisir pour moi de vous dire ce qu'a opéré votre remède sur une mourante, et je trouve que c'est aussi un devoir de le recommander à toutes les femmes qui souffrent.

Veuillez me croire votre reconnaissante,

Melle ELIZABETH OUELLET, 89 rue St-François-Xavier.

L'efficacité des PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) a valu des milliers de Certificats de ce genre.

C'est un fait reconnu qu'un grand nombre de médecins ont tellement confiance aux PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) qu'ils les prescrivent à leurs patients quand ils ont des cas désespérés.

Envoyez votre adresse et les détails de votre maladie. C'est tout ce qu'il faut pour vous assurer gratis une boîte de PILULES RE LONGUE VIE (Bonard).

Toutes les correspondances sont lues par des médecins expérimentés et discrets, qui répondent eux-mêmes aux patients.

Vous, Mesdames, qui lisez ces lignes, et qui êtes bien portantes, n'avez vous pas une parente ou une amie qui ne jouit pas de ce bonheur? Alors, pourquoi ne pas faire acte d'humanité et d'amitié pour elles. Faites-leur part de ce que dit Mademoiselle Ouellet de sa guérison. Si vos amis sont trop faibles, ou si elles ont déjà eu des déceptions dans l'essai d'autres remèdes, faites acte de dévouement, écrivez-nous pour elles, en donnant tous les détails.

Nous sommes si certains que ces PILULES sont infaillibles pour guérir les personnes qui souffrent d'Anémie, de Dyspepsie et de Débilité générale, que pour les convaincre nous leur enverrons GRATIS une Boîte-Echantillon sur réception d'un timbre de 2 cents et du Coupon ci-joint.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boîtes

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



No 18

LE JUBILE

Son histoire, ses est pèces, son importance, ses avantages, ses conditions. Opuscule de propagande. 32 pages, 3me édition. Franco: 12.2 fr. - 50.6 fr. - 100.9 fr. etc. Curé de Saint-Michel, par Fontenay Vendée, (France)

DUPUIS & LUSSIER

AVOCATS

Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

CHOSSES ET AUTRES

—La ville de New-York contient 76 théâtres.

—La guerre de Crimée a duré deux ans et sept mois, 1853-56.

La folie recrute plus de 700 personnes par année à New-York.

—Il y a des milliers de peuples qui ne connaissent pas l'usage du savon.

—La grandeur du Canada est de 3,712,383 milles carrés et sa population est de 5,000,000 âmes.

—La plus formidable forteresse de l'Europe est celle que la Russie possède sur la mer Baltique, à Croonstadt.

—De 1702 à 1807, plus de 3,500,000 Africains ont été capturés et exportés de leur pays pour servir d'esclaves.

—Les Etats Unis récoltent chaque année pour 150 millions de piastres de coton.

—Le nouveau croiseur cuirassé russe *Oswald* est le seul vapeur au monde qui ait cinq cheminées.

—Une famille italienne compte en moyenne 4.56 enfants ; une famille anglaise 4.08 ; une famille française, 3.03.

—Certains journaux d'électricité nous annoncent que la téléphonie sous-marine pourrait bien être, sous peu, un fait accompli.

—C'est au Japon que le port des lettres est le moins cher. Pour 1½ cent, on peut écrire d'un bout du pays à l'autre.

—Quito, la capitale de l'Equateur, qui est à près de 3,000 verges au-dessus du niveau de la mer, est la plus haute des capitales.

—Le pont suspendu aux chutes Niagara mesure 800 pieds, il a été ouvert au public en 1855. Il a coûté \$5,000,000.

—Parmi les 98 principales industries, 29 seulement donnent à leurs ouvriers une moyenne de 300 jours de travail par an.

—La plus haute chute d'eau du monde est le Shillock Cascade, aux Etats-Unis elle a une hauteur de 1,000 pieds.

—Le nom de la ville Boston a été changé le 17 septembre 1630. Cet endroit portait le nom de "Trimoutain," à cette époque.

—Une planche parfaite de 17 pieds de long et 6 pieds de large a été extraite d'un seul arbre dernièrement par une scierie de Californie. C'est la plus belle et la plus longue qu'on ait encore vue.

—La plus grande feuille de papier qui ait été faite vient d'être fabriquée par une des principales usines des Etats Unis. Elle mesure 96 pouces de largeur, et sa longueur d'un seul tenant est exactement de 14 milles. Elle ne présente ni crevasse ni trou et son épaisseur est parfaitement uniforme. Il faut l'effort combiné de plus de douze ouvriers pour manier ce rouleau monstre qui a été surnommé "l'éléphant".

UNE CHANCE
S'il est facile de s'enrhumer, il est aussi facile de guérir son rhume avec le *Baume Rhumal*.

—Pour la première fois, probablement dans l'histoire, il est tombé de la neige rouge sur les plus hauts pics des montagnes du Jura. Sur le chasseron, près d'Iverdon, pendant que la neige était haute jusqu'à environ 400 pieds de haut, elle devint rouge à partir de cette hauteur jusqu'au sommet du pic, formant aux alentours une transparence rosée d'une éblouissante beauté.

Théâtre National Français

SEMAINE DU 13 MAI

Grand drame à spectacle

MONTE CRISTO

PAUL CAZENEUVE dans le rôle de "Monte Cristo"

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES : Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi à 2.15 heures.
Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Belt Tel. East, 1736
Prix Matinée, 10c, 15c, (Dames seulement) et 25c. Tél Marchands 520
Jeudi jour de fête, 10, 20, 30 et 40 cents.

Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine

VOYAGES RIVET

L'Angleterre La France La Suisse L'Italie

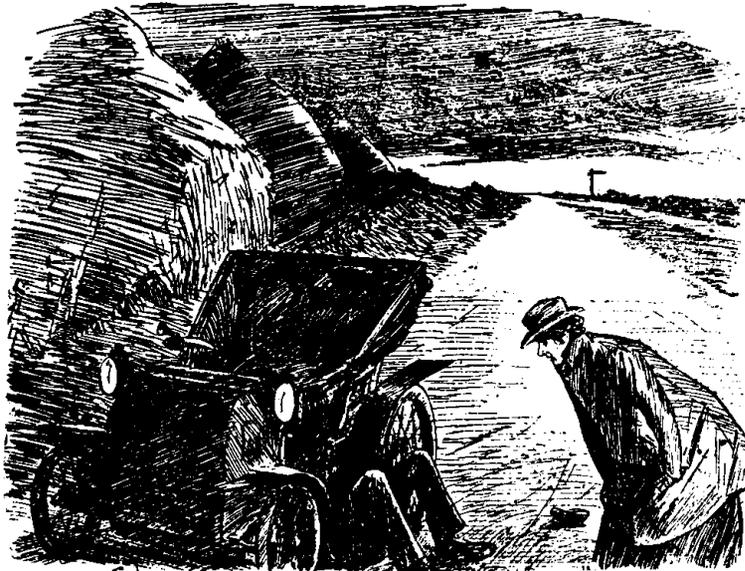
... DEPART LE 28 JUIN 1901 ...

ITINERAIRE.

Montréal,	Paris,	Venise,	Marseille,
Liverpool,	Lucerne,	Florence,	Lourdes,
Londres,	Milan,	Rome,	Bordeaux,
Rouen,	Lugano,	Gênes,	Paris,

\$190.00 \$325.00 \$400.00

Programme envoyé sur demande, 418 RUE RACHEL, Montréal.



LES PLAISIRS DE L'AUTOMOBILIME

On se dirait en présence d'un terrible accident. Il n'en est rien ; il s'agit seulement d'une de ces petites réparations si fréquentes à faire à la machine. Encore faut-il espérer que cela ne durera pas indéfiniment.

Dessins Exclusifs

C'est très désagréable de rencontrer chez quelqu'un que vous allez visiter quelque meuble exactement semblable aux vôtres. Nous faisons une spécialité des dessins exclusifs que vous ne verrez pas dans toutes les maisons où vous allez. Ça ne vous coûtera pas plus et vous aurez plus de satisfaction, Nous sommes toujours heureux de donner des prix pour un morceau ou pour un ameublement complet.

RENAUD, KING & PATTERSON,
652 RUE CRAIG (près Bleury)

—1,758 nouveaux romans ont été publiés en 1898.

—Le sceptre de l'empereur de Russie a trois pieds de longueur. Il est en or massif, et orné de 238 diamants, 360 rubis et 15 agates.

—L'agriculture, dans le monde entier, occupe 280,000,000 d'hommes, représente un capital de \$20,800,000,000 et donne un produit annuel de plus de \$20,000,000,000.

—Le Vésuve est de nouveau en éruption, une foule de personnes, savants, étudiants, curieux, y compris des touristes américains quittent Paris pour Naples afin d'assister au spectacle.

Depuis huit jours, une noire colonne de fumée sortait du cratère ; des grondements sourds se faisaient entendre au loin ; une pluie de cendres est tombée sur une étendue de plusieurs milles autour du volcan.

Le spectacle, la nuit, est des plus imposants.

—La consommation de papier va sans cesse croissant et qui dit papier aujourd'hui dit arbres, car on se sert partout de pâte de cellulose pour le fabriquer.

Ainsi, les principaux journaux de New-York, de Boston, de Chicago et de Philadelphie exigent, chacun d'eux, l'abatage de 120 à 150,000 arbres par an, ce qui représente une forêt de 10,000 hectares. Les numéros de Noël de ces journaux, qui ont souvent plus de 80 pages, emploient jusqu'à 200,000 pieds de billots d'épinette. Et il y a comme cela 22,000 journaux aux Etats-Unis.

C'est le Canada, qui fournit la majeure partie de la pulpe nécessaire à la presse américaine. Quarante huit moulins exploitent les forêts septentrionales du Dominion.

—On sait que le Canada paie \$1000 d'indemnité par session aux sénateurs et aux députés des communes, avec une valise de papeterie et 10 cents par mille pour frais de déplacement. Il est intéressant de savoir ce que donnent les autres pays à leurs législateurs.

Aux Etats-Unis les sénateurs reçoivent \$5000 par année, avec \$1000 valant de papeterie et 20 cents par mille pour dépenses de voyage.

Le Brésil donne à ses sénateurs \$4500 par année et \$3000 à ses députés.

La France donne à ses sénateurs et députés \$1800, avec le privilège d'un passage gratuit sur toute les voies ferrées de l'état, et le même privilège sur toutes les autres voies ferrées moyennant la somme de \$25 par année.

—Une vieille coutume veut qu'un cardinal s'assure de la mort du Pape en lui frappant, trois fois, le front, d'un marteau, qui ne sert qu'à cela.

Pendant une des dernières indispositions de Léon XIII, la syncope, persistant, alarma les assistants qui coururent au Chambellan du Sacré Collège, le cardinal Oreglia, lequel, précisément, a charge du funebre marteau.

Il arrive ; tâte des doigts le front du Pape, qui, tout à coup, ouvre les yeux, reconnaît le prince de l'Eglise et murmure—Ah ! Votre Eminence a-t Elle apporté son marteau.

Le bon cardinal n'en voulut pas entendre davantage ; il quitta la chambre du moribond en ouragan. Et, depuis cette aventure, lui parler de : marteau, est aussi dangereux que parler de : nez, l'était devant Cyrano de Bergerac.

UNE CERTITUDE

Avec le *Baume Rhumal*, plus d'enrouement, plus d'extinction de voix.

—Les compagnies de chemin de fer du Grand Tronc et du Pacifique ont commencé, pendant ces deux dernières semaines, une campagne, active contre l'usage du tabac par leurs employés, pendant les heures du travail. A Toronto, deux conducteurs, deux employés au département des bagages, et un conducteur, ont été suspendus pour 15 jours chacun, pour infraction à ce règlement.

GUERI EN TRES PEU DE TEMPS

Etes-vous Grevé ?

ALDERIC PILOV, No 5 rue Robin, qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie simple, a été radicalement guéri par

La Compagnie de Montréal

POUR LA

GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBESITÉ

FUCUS-PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

RIPANS

L'armoire de médecines de la famille

ressemblait d'ordinaire à un petit magasin de drogue. Il fallait un bon nombre de bouteilles, de boîtes et de flacons pour contenir les nombreux médicaments. Les grands comme les petits la fuyaient autant que possible. L'inconvénient du mesurage des médecines en rendait l'usage ennuyeux et il y avait aussi le danger de se tromper de dose. La science a tout changé cela. Aujourd'hui, de meilleurs résultats sont obtenus par les remèdes en pastilles. Il n'y a aucun danger de renversement ou de casse et la dose est toujours juste. En cela, les Ripans Tabules occupent la première place. Elles sont composées de rhubarbe, d'ipéacac de menthe, d'aloès, de noix vomique et de soda. La formule a été recueillie à l'ancien hôpital de Roosevelt, N. Y., et a été approuvée par les médecins depuis des années. Pour la cure de l'indigestion, de la constipation, de la bile, du mal de tête, de l'étourdissement, et des troubles d'estomac ce remède est d'un effet merveilleux. Plus les Tabules sont connues, plus grande en est la demande. Certains gens restent attachés aux remèdes liquides d'autrefois, mais la majorité préfèrent une bonne médecine comme les Ripans, qui sont faciles à prendre, aisées à porter et facile à acheter.

10 Tabules pour 5 cents. Dans toutes les pharmacies.

ON DEMANDE.—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles banissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

GRATIS

Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies vraiment artistiques. Splendiblement décorés de marqueteries et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 10,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c. Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur.

Colonial Art Co., Confederation Bldg., Toronto.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Viennent de paraître : Le Fantôme, par P. Bourget, 90c. ; L'Honneur d'une femme, par Daniel Lesueur, 90c. ; M. Bergeret à Paris, par A. France, 90c. ; Au coin d'une dot, par L. de Tinsseau, 90c. ; La faute d'autrui, par H. Ardel, 90c. ; Amie de cœur, par R. Maizeroy, 90c. ; Quarante ans de Théâtre, (4me vol.) par Francisque Sarcey, 90c. ; Lettres à la fiancée, par V. Hugo, 90c. ; Le Roi du K'ondyke, par A. Turenne, 90c. ; Ce que chante l'amour, par P. Maël, 90c.

Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5 cts chacun.

Parmi les journaux littéraires on y trouve : Les Annales politiques et littéraires, 5c. Le Soleil du Dimanche, 6c. Le Supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, 3c. La Lecture pour Tous, 15 cts.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Écoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne la pas, écrivez nous c'est mieux. Envoyé franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

23411

CANONISATION D'UN MISSIONNAIRE

L'explorateur et le missionnaire traversaient tranquillement le désert, quand une troupe d'Africains apparut soudain.

Que faire sans armes ? Une inspiration subite leur suggère un stratagème qu'ils exécutent.

A l'aspect du canon, les nègres prennent la fuite et courent encore.

Flacon : 5 fr. Etendo : 8 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il nettoie, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

11 date de 1849

CANDES, Paris

GEN DREAU

DENTISTE

No 22, rue St-Laurent
MONTREAL

Tel. Bell, Main 2818

J.A. DUMAS

TEL BELL M 1423

Photographe

112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

—C'est facile et ce sera simple : Nous avons besoin d'un homme d'exécution, nous ne pouvons trouver mieux que vous et nous vous acceptons pour collaborateur... Une large part du bénéfice de l'affaire vous sera réservée, je m'en porte garant, mais, pour que vous soyez admis à faire partie de la société des *Cinq*, vous devez être agréé d'abord par nos deux autres collègues, sans l'avis desquels il nous est interdit de prendre une détermination importante... C'est l'article fondamental des statuts.

—Je vais dès aujourd'hui leur écrire pour les mettre au courant de ce qui vient de se passer, et les sonder au sujet de votre admission...

—Leur réponse ne tardera guère et sera favorable, je n'en doute point ; cependant, jusqu'à ce qu'elle arrive, vous ne pouvez être et vous ne serez pour nous qu'un collaborateur, utile, indispensable même, mais non un associé... Cela vous convient-il ?

—Il le faut bien... répondit Maurice en repliant et en mettant dans sa poche la lettre de Michel Brémont et la grille.

—D'ef, vous acceptez la situation provisoire ?

—Je l'accepte.

—C'est bien. Demain nous arrêterons notre plan.

—Il sera d'une simplicité toute primitive ! s'écria le jeune homme. Il ne s'agit que de retrouver la famille Bressolles et Simone...

—Sans doute, mais les recherches doivent être entourées de précautions dont nous parlerons demain... Pour le moment j'ai une question à vous adresser...

—Faites...

—Les papiers que vous nous avez montrés ne sont que des copies...

—Oui...

—Que sont devenus les originaux ?

—Je les ai et je les garde...

—Vous vous défiez de nous... fit Lartigues en souriant.

—Ne vous connaissant pas, je m'en défiais naturellement beaucoup... Je venais me livrer à vous... L'idée de me supprimer pouvait fort bien vous traverser l'esprit... Les originaux demeurés en mon pouvoir, et remis peut-être par moi sous enveloppe à un tiers chargé d'en faire usage si je ne réparais point, constituaient ma sauvegarde... Je suis convaincu que vous m'approuvez et que vous auriez agi de même à ma place.

—Vous avez raison de le croire... dit le faux abbé. Mais les pièces en question sont dangereuses...

—Je le sais bien...

—Je ne vous propose pas de les détruire, seulement, dans votre intérêt aussi bien que dans le nôtre, il faudra les mettre en une cachette introuvable... Quant à cette copie de votre écriture, elle ne sortira plus de mes mains...

—C'est vous maintenant qui vous défiez, fit Maurice en souriant à son tour.

—Vous avez pris vos précautions, il est trop juste que nous prenions les nôtres... Maintenant, un bon conseil.

—Je suis prêt à l'entendre et décidé d'avance à le suivre.

—Agissez franchement avec nous... Si vous tentiez de nous tromper, il vous arriverait malheur.

—Cette menace était inutile... J'agirai franchement... Mon intérêt me le commande, puisque j'aurai désormais ma part de tout danger qui menacerait l'association... Et, à ce sujet, ne craignez-vous pas que les deux cadavres soient reconnus à la Morgue où certainement on les a portés ?

—Nous ne le craignons guère... répliqua Verdier... Il faudrait pour cela un hasard invraisemblable... Jenny Staal n'était à Paris que depuis quinze jours et sortait le visage caché sous un voile épais... Elle demeurait avec moi et on peut la croire repartie... Quant à Jonathan Wild, il avait quitté Paris depuis vingt ans.

—Soit... mais Jenny et Jonathan étaient connus quelque part, et la marque de leur linge peut servir de point de départ pour une enquête...

—Cela se pourrait, en effet, si nous n'avions la précaution pour nous-même, et si nous ne l'imposions à ceux qui nous servent, de porter du linge sans marque ou avec marque de fantaisie ne pouvant fournir qu'un indice trompeur, de nature à dérouter les recherches... Faites votre profit de ce que je viens de vous apprendre...

—Je le ferai, et en toutes choses je suivrai vos conseils...

—Ce sera prudent... Comment vous nommez-vous ?

—Maurice...

—C'est un nom de baptême, cela... Votre autre nom ?

—Mon véritable nom, je l'ignore... Je vous ai dit qu'un mystère entourait ma naissance ; mais, pour ne point avoir l'air d'un enfant trouvé je me fais appeler *Vasseur*...

Vous avez vingt-quatre ans ?

—A peu près.

—Vous demeurez ?

—Rue de Navarin, numéro 9.

Lartigues écrivit l'adresse sur son agenda.

—Demain matin, dit-il, vous recevrez un mot de moi vous assignant un rendez-vous...

—En quel endroit ? demanda Maurice.

—Je n'en sais rien encore...

—Pourquoi pas ici ?

—Aujourd'hui même je quitterai cet hôtel... C'est une mesure de sûreté indispensable, et j'ignore où j'irai loger.

—Avez-vous besoin d'argent ? interrogea Verdier.

—Oui, puisque je suis pauvre et que je vous ai rendu les cent mille francs...

Le faux abbé Méryss défit la liasse de billets de banque.

Il en tendit vingt-cinq à Maurice.

—Voici de quoi prendre patience... dit-il. Evitez le jeu, les parties de plaisir bruyantes, tout ce qui pourrait enfin attirer sur vous l'attention de la police ou même causer quelque surprise aux gens qui connaissent vos habitudes... Ces vingt-cinq mille francs vous suffisent-ils ?

—Provisoirement, oui. Ne voulez-vous pas que je commence aujourd'hui même des recherches sur la famille Bressolles ?...

—C'est inutile.

—Dois-je rester dans l'inaction ?

—Non. Occupez-vous des agissements du parquet

et de la Préfecture, que la découverte du double assassinat doit avoir mis sens dessus dessous... Il peut être utile de se tenir au courant... observez donc, mais avec prudence...

—Soyez tranquille...

—Pour le moment nous n'avons plus rien à nous dire... Séparons-nous et à demain...

Les deux membres de la société des *Cinq* serrèrent les mains de Maurice avec l'apparence de la plus parfaite cordialité, et le jeune homme quitta, joyeux et triomphant, l'appartement No 17.

—Allons, murmurait-il en descendant l'escalier de l'hôtel des Pays-Bas, me voilà dans ma sphère... J'ai le pied à l'étrier et la monture est bonne ! j'irai loin !...

Après une conversation qui dura près d'une heure et dans laquelle furent prises des déterminations importantes. Verdier quitta Lartigues.

Ce dernier descendit aussitôt après au bureau de l'hôtel, paya sa note, envoya chercher une voiture, fit charger sur cette voiture son bagage, et donna l'ordre de le conduire à la gare de Lyon, où il déposa ses malles à la consigne.

Ceci fait, il quitta le chemin de fer, gagna de son pied léger la place de la Bastille, et monta sur l'omnibus allant à la Madeleine.

Il mit pied à terre boulevard du Temple, en face du passage Vendôme qu'il traversa pour se rendre rue Béranger.

Là il tourna à gauche et il entra dans la maison qu'habitait Verdier.

—M. Martin ? demanda-t-il au concierge qui répondit :

—Je sais... Merci...

Et Lartigues se dirigea vers la cour.

XXII

Dans la maison de la rue Béranger on connaissait Verdier sous le nom de Martin, comme locataire de l'appartement du troisième étage du bâtiment donnant sur la cour.

Quant au logement d'où nous avons vu sortir Verdier déguisé en ecclésiastique, il était loué par un petit rentier du nom de *Marchais*, qui vivait seul et très retiré, faisant ses provisions d'avance, et ne se montrant pour ainsi dire que le jour du terme, encore descendait-il son argent chez le concierge.

Il recevait peu de lettres, jamais de visites, payait exactement et donnait au jour de l'an de larges étrennes à son portier ; celui-ci l'avait en très haute estime depuis huit ou dix ans qu'il habitait la rue Béranger, et trouvait toute naturelle son existence un peu mystérieuse.

Avons-nous besoin de dire que ce M. Marchais n'était autre que Verdier lui-même.

Martin et Marchais, n'habitant ni le même corps de logis, ni le même étage, passaient aux yeux de tout le monde pour des individualités parfaitement distinctes.

Lartigues sonna très doucement et à deux reprises à la porte du prétendu Martin.

Cette porte lui fut ouverte par Verdier lui-même

revêtu du costume sous lequel nous l'avons vu pour la première fois au cimetière du Père-Lachaise.

Il fit entrer le visiteur et referma derrière lui.

Les deux hommes demeurèrent ensemble pendant environ une heure.

Au bout de cette heure la porte de l'appartement situé au second étage du corps de logis donnant sur le boulevard et loué par le rentier Marchais tourna sur ses gonds pour laisser sortir un homme enveloppé dans une longue douillette fourrée, et portant un chapeau de soie sur une épaisse chevelure noire à peine mélangée de blanc.

Cet homme était Lartigues, complètement métamorphosé par les soins de Verdier, et ne ressemblant en rien au Belge Jules Thermis de l'hôtel des Pays-Bas.

Il descendit sans se hâter et sortit par la porte du boulevard.

L'omnibus allant à la Madeleine passait ; il y prit place.

Nous ne tarderons guère à le retrouver.

Tandis que s'accomplissaient, rue de Grammont et rue Béranger, les choses que nous venons de raconter, la double enquête dont les débuts ont eu lieu sous nos yeux, au sujet du double crime du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil, continuait.

Les deux cadavres avaient été transportés à la Morgue, où ils devaient subir l'examen du médecin délégué par la Préfecture, avant d'être exposés aux yeux du public.

Vers midi les magistrats étaient de retour au Palais de Justice.

Le procureur de la République fit appeler dans son cabinet le juge d'instruction, le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations, pour avoir des détails sur l'étrange et dramatique affaire dont tout Paris allait bientôt s'occuper.

Après le récit de M. Paul de Gibray, le chef de la sûreté conclut en ces termes :

— Nous allons mettre en chasse nos plus fins limiers et fouiller Paris, mais j'ai la conviction que nous ne retrouverons l'assassin ou les assassins que lorsque l'identité des deux victimes aura été constatée...

— Peut-être avez-vous raison... répliqua le procureur de la République. Donc ne négligez rien pour constater le plus vite possible cette identité... Paris s'effraye quand il voit de tels crimes rester trop longtemps impunis, car cette impunité résulte, selon lui, de l'impuissance de la police.

Le juge d'instruction, le commissaire aux délégations et le chef de la sûreté sortirent ensemble.

— Vous êtes à jeun comme moi, messieurs... leur dit Paul de Gibray. Permettez-moi de vous offrir à déjeuner au café d'Aguesseau... De là nous irons à la Morgue...

— Où j'ai enjoint à Jodelet et à Martel de nous attendre... dit le chef de la sûreté. J'accepte bien volontiers votre invitation.

Le commissaire aux délégations accepta de même.

E. de Gibray fit donner l'ordre d'amener à la Morgue le cocher Cadet, qui devait se présenter à son cabinet à une heure, puis il se rendit au restaurant avec ses compagnons et commanda des huîtres, des côtelettes aux pommes soufflées, des œufs brouillés aux truffes, du pâté de foie gras et du vin de Chablis-Moutonne.

Pendant le déjeuner, l'entretien roula naturellement sur la question qui préoccupait les trois convives.

D'innombrables hypothèses, contradictoires pour la plupart, furent formulées et discutées successivement.

Le chef de la sûreté croyait à une vengeance.

Le commissaire aux délégations attribuait le double crime à un intérêt de famille.

Le juge d'instruction, très indécis, très perplexe, ne se ralliait franchement à aucune de ces suppositions.

Il lui semblait qu'il fallait chercher une autre voie.

Laquelle ?

Il l'ignorait encore.

Le déjeuner ne dura pas plus d'une heure, puis on quitta la table pour se rendre à la Morgue.

Jodelet et Martel s'y trouvaient déjà.

Le médecin de la préfecture n'était point encore arrivé.

Les magistrats entrèrent chez le gardien chef qui les conduisit à l'ampithéâtre où les deux cadavres étaient étendus, recouverts d'un grand drap.

M. de Gibray et ses compagnons examinèrent attentivement les visages livides des victimes.

— J'ai donné l'ordre de ne point toucher aux cheveux restés dans la main de la morte, dit M. de Gibray.

— On a respecté cet ordre, monsieur... répliqua le garçon d'ampithéâtre en écartant tout à fait le drap et en montrant entre les doigts crispées la petite mèche de cheveux blancs.

— C'est bien... Laissons les où ils sont jusqu'à l'arrivée du médecin.

Le chef de la sûreté demanda au gardien chef :

— Avez-vous fouillé les vêtements ?

— Oui, monsieur, et avec le plus grand soin.

— Vous n'avez rien trouvé ?...

— Pardon, monsieur...

— Ah ! s'écria Paul de Gibray, les yeux luisants d'espoir. Un indice peut être...

— J'en doute beaucoup, monsieur, et la chose me paraît de minime importance...

— Enfin, quelle est cette chose ?

— Un papier découpé, plié en huit, enveloppé dans un morceau de papier blanc... Contenant et contenu étaient dans la poche du lorgnon du gilet de l'homme... Dois-je vous remettre l'objet ?

— Dans un instant. Vous êtes-vous rassuré que le linge ne portait aucune marque ?

— Il n'en porte aucune, monsieur. Le fait est consigné sur mon procès-verbal d'entrée, procès-verbal dont j'aurai l'honneur de vous remettre un double lorsque le médecin délégué y aura inscrit ses observations.

En ce moment, la porte de l'ampithéâtre s'ouvrit et le médecin que l'on attendait entra, suivi de deux élèves qui lui servaient d'aides.

Le nouveau venu salua les magistrats et dit :

— J'ai été avisé qu'il y avait des constatations à faire...

— Sur deux corps, oui docteur... répliqua le juge d'instruction.

— Je suis à vos ordres.

Le médecin revêtit un tablier que lui tendait le garçon d'ampithéâtre, les deux aides en firent autant, et on se rapprocha des cadavres.

— Ah ! ah ! des coups de couteau ! murmura le docteur en se penchant vers les plaies.

— Je crois que ce sont plutôt des coups de poignard... fit observer le commissaire aux délégations.

— Nous allons voir cela... répondit le médecin.

Puis s'adressant au garçon d'ampithéâtre, il ajouta : — Prenez une éponge humide et débarrassez les blessures du sang qui les cache à moitié.

Le subalterne alla chercher un vase rempli d'eau, une éponge, et se mit en devoir d'exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Jodelet étudiait en quelque sorte à la loupe le cadavre de la femme, cherchant un signe quelconque de nature à fixer l'attention et à faciliter la découverte de l'identité.

Il ne trouva rien et se mit en devoir de faire subir au corps de l'homme le même examen.

Soudain il tressaillit et se pencha vivement vers le bras droit qui reposait sur le marbre à côté du cadavre.

— M. le juge d'instruction, dit-il au bout d'une seconde, voici une marque dont il sera bon de prendre note.

Et il désignait du bout du doigt un tatouage placé sur l'avant-bras.

Tout le monde regarda.

— En effet, répliqua M. de Gibray, ceci peut contribuer beaucoup à la prompte reconnaissance de cet homme... Une couronne de lauriers au milieu de laquelle se trouve ce chiffre : 1849.

— L'année certainement où l'homme s'est fait tater... dit Jodelet.

— Et, au-dessus, deux sabres en croix... continua le juge d'instruction.

— Preuve que l'homme a été soldat... s'écria l'agent.

Le chef de la sûreté intervint.

— En tout cas, dit-il, ce tatouage nous prouve que l'individu n'appartenait pas à une famille d'un condition élevée...

— Il y a des fils de grande maison engagés volontaires, par conséquent simple soldats... fit le médecin.

— Sans doute, mais ils ne se laissent pas tatouer des sabres sur les bras.

— C'est juste...

Le garçon d'ampithéâtre avait lavé les plaies.

Le docteur, un peu myope, mit son monocle et approcha son œil des blessures de la femme.

— Vous aviez raison... dit-il ensuite. Voici l'ouverture faite par un poignard à lame triangulaire... La main qui frappait n'était pas sûre de son coup... La femme a dû se défendre énergiquement en empêchant l'assassin de frapper juste...

— Vous supposez qu'une lutte s'est engagée ? demanda M. de Gibray.

— C'est évident... L'assassin, n'ayant pas tout d'abord atteint son but, a porté un second coup qui est allé droit au cœur.

XXIII

Tout en disant ce qui précède, le médecin examinait la plaie située au-dessous du sein gauche.

— Rien ne gênait plus le meurtrier cette fois, ajouta-t-il, la victime devait avoir déjà perdu connaissance.

— Veuillez, je vous prie, docteur, examiner la main droite de la morte... dit le juge d'instruction. Elle tient encore dans ses doigts crispés une mèche de cheveux blancs... On nous a signalé l'assassin comme étant blond... Ne vous semble-t-il pas certain que ces cheveux doivent lui appartenir.

— Cela me paraît indiscutable en effet, car ce sont des cheveux courts, arrachés et non coupés.

M. de Gibray prit la mèche blonde et l'enveloppe d'un papier qu'il serra dans son portefeuille.

Le docteur, après avoir jeté un dernier regard sur le corps féminin, passa au cadavre de l'homme et tressaillit en voyant la blessure béante placée sous le sein gauche.

— Ces deux cadavres ont été trouvés dans le même endroit, sans doute ? demanda-t-il au juge d'instruction.

— Non, monsieur, l'un a été trouvé au Père-Lachaise, et l'autre relevé dans une voiture de louage, rue Ernestine, à la Chapelle.

— C'est cependant la même arme qui les a frappés tous deux...

— En avez-vous la certitude ?

— Sinon la certitude, du moins la conviction, et vous allez la partager... Regardez ces blessures... Celle de la femme est plus ancienne de quelques heures que celle de l'homme et malgré la dépression des chairs, la forme des orifices est identique pour toutes... Si les plaies de l'homme sont plus larges, c'est que l'arme a été enfoncée plus profondément, jusqu'à la garde ; mais la lame du poignard a laissé sa trace angulaire, vous le voyez aussi bien que moi... Et vous êtes convaincu ?

— Je le suis d'autant plus que je l'étais déjà, répondit M. de Gibray, et votre conviction n'a fait que fortifier la mienne... Oui, la même arme, tenue par la même main, a frappé ces deux victimes... Vous est-il possible de nous apprendre à quelles heures les crimes successifs ont été commis ?

Le médecin étudia longuement les corps.

— Le décès de la femme remonte à vingt-quatre heures environ... fit-il ensuite, celui de l'homme à douze ou quatorze heures, tout au plus...

— Donc il n'y a pas d'erreur possible... s'écria M. de Gibray. C'est vers trois heures de l'après-midi que le jeune homme blond, signalé par un des témoins, entra dans le tombeau Kourawieff. C'est lui qui a frappé cette malheureuse ! C'est vers une heure du matin que le second meurtre a été commis, dans la voiture du cocher Cadet, par le même jeune homme...

UN HERITAGE DANS LES AIRS

ROMAN D'AVENTURES

blond... Les heures se rapporte à merveille... Une question encore docteur, je vous prie.

—Interrogez, monsieur, je suis à vos ordres.

—Pour quelle cause l'homme assassiné portait-il un de ses bras en écharpe ?

—Vous êtes certain du fait ?

—Oui, le cocher l'a déclaré...

Le docteur examina longuement et attentivement les deux bras, massa la chair et les muscles, fit craquer les jointures.

—Je ne trouve, dit-il ensuite, aucune luxation, aucune foulure, aucune cicatrice de plaie ancienne ou nouvelle, donc je ne comprends pas pourquoi cet homme portait son bras en écharpe...

—Tout est mystérieux dans cette affaire... murmura M. de Gibray. Docteur, ajouta-t-il, avez-vous terminé vos constatations ?

—Oui... Il ne me reste qu'à rédiger mon procès-verbal.

—C'est bien... Rien n'empêche désormais de procéder à l'exposition publique des cadavres, et je désire que cette exposition ait lieu sans retard, car il importe que l'identité des victimes soit établie le plus tôt possible...

Les garçons d'amphithéâtre se mirent en devoir de transporter les corps sur les dalles inclinées de la Morgue, tandis que le médecin, accompagné par les magistrats, passait au greffe et rédigeait son procès-verbal.

—Veuillez me remettre le papier trouvé par vous dans la poche du gilet... dit M. de Gibray au greffier.

—A l'instant, monsieur...

Et, ouvrant un placard situé dans un angle de la pièce, le greffier y prit un papier plié qu'il tendit au juge d'instruction.

Ce dernier le défit et en tira un second papier plié qu'il déploya à son tour et qui n'était autre qu'une demi-feuille de dimension in 18, réglée, dans laquelle se trouvaient découpées des ouvertures de 1 centimètre et demi de long, sur 1 centimètre de large, suivant exactement les rayures de la feuille, entièrement semblable d'ailleurs à celle dont s'était servi Maurice pour lire la lettre de Michel Brémont ramassée par lui dans le bois de Vincennes.

Tous les personnages rassemblés au greffe regardaient ce papier avec une curiosité mêlée d'étonnement.

—Qu'est-ce que cela peut être ? demanda M. de Gibray à voix haute. Je suis bien forcé de convenir que je n'en sais rien et je doute qu'il faille se préoccuper d'une chose de si peu d'importance...

—Cependant, dit Jodelet, cet homme devait avoir un motif pour porter cela dans sa poche, et pour l'envelopper avec soin, comme un objet précieux...

—Vous pouvez avoir raison, reprit le juge d'instruction, mais le motif dont vous parlez nous demeure inconnu... Du reste, je garde cette pièce, si minime que paraisse sa valeur... Peut-être nous servira-t-elle un jour...

Et il plaça le papier découpé dans son portefeuille, à côté de la mèche de cheveux blonds.

A cette minute précise on vint le prévenir qu'un cocher de régie arrivait à la porte de la Morgue et demandait à le voir.

—C'est l'homme de la rue Ernestine, fit M. de Gibray. Nous allons continuer avec lui notre enquête sur les points qu'il nous a désignés ; j'espère que nous y trouverons les éclaircissements dont nous avons si grand besoin.

Les magistrats et les agents sortirent du greffe et rejoignirent Cadet qui les attendait sur le siège d'une voiture à quatre places mise à sa disposition par son patron.

—Présent et à l'heure, monsieur le juge et la compagnie, fit-il en saluant, et avec un berlingot de première classe et un bon cheval pour vous conduire où vous voudrez aller.

—Oui, environ, mais les dépenses que nous avons faites ont bien entamé cette somme, et, tous les frais de notre voyage une fois couverts, il en restera fort peu de chose.

—Au moins, notre excursion à travers l'Australie ne nous aura rien coûté : c'est déjà un avantage que nous aurons retiré de l'héritage de notre cousin.

—Oui, sans doute, mais j'avoue que je me serais parfaitement passé de cette excursion. Je préfère les boulevards aux forêts australiennes. Tu n'es pas de cet avis, ma chère Jeanne ?

—Pas du tout, répliqua la jeune fille vivement, je suis enchantée d'avoir fait ce voyage. Ce serait à recommencer que je le ferais certainement de nouveau.

M. Dalmon allait exprimer la surprise que lui causait cette réponse, quand, au moment où il ouvrait la bouche, il remarqua tout à coup la rougeur qui était montée au visage de Jeanne, en même temps que l'expression de joie qu'avait revêtue celui de Julien aux paroles de la jeune fille.

Ce fut pour lui une révélation.

Toutefois, il feignit de ne s'être aperçu de rien, et se contenta de sourire en disant :

—Alors, ma chère enfant, du moment que tu es satisfaite, je ne regrette pas d'être venu en Australie. Tout est pour le mieux.

En continuant à remonter le ruisseau, la petite troupe était parvenu à la limite de la région des sables.

Enfin ils arrivèrent à Palmerville sans autre incident digne d'être mentionné.

Palmerville est une de ces nombreuses localités d'Australie, qui doivent aux mines d'or exploitées dans leur voisinage la rapide extension qu'elles ont prise. Elle est pourvue de toutes les commodités et de tout le confort que l'on rencontre dans les centres les plus civilisés.

M. Dalmon et ses compagnons n'y séjournèrent pas et, dès le lendemain de leur arrivée, ils prirent le chemin de fer, qui les conduisit en quelques heures à Cookton, sur la côte orientale de la péninsule d'York.

La poursuite était terminée. Les voyageurs revenaient en bonne santé, mais leurs efforts n'avaient pas eu le résultat espéré.

L'héritage était perdu sans doute dans les profondeurs de l'Océan.

XX

PROJETS RETARDÉS

Le premier soin de M. Dalmon, une fois à Cookton, fut de licencier, en les payant généreusement, les hommes engagés par Flinders à Clermont. Il s'était déjà, avant de quitter Palmerville, débarrassés des chevaux et des bagages inutiles.

Après deux ou trois jours de repos, ce qui restait de la troupe, c'est-à-dire M. Dalmon, Jeanne, Geneviève, Julien, le détective et les quatre matelots, s'embarqua pour Rockhampton. Dans ce port, les voyageurs retrouvèrent *Le Saphir*, sur lequel ils prirent passage pour revenir à Sydney.

Toutefois, ils ne se rendirent pas directement dans la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud. Ils relâchèrent à Brisbane, où M. Dalmon tenait à voir le chef de la police pour lui rendre compte du résultat de son expédition et où ils laissèrent Flinders.

Le détective, malgré l'insuccès de l'entreprise, reçut une gratification dont il ne dut pas être mécontent.

—Ce n'est pas votre faute si nous n'avons réussi, lui dit M. Dalmon, en lui remettant son cadeau. Vous

avez fait tout ce qu'il était possible de faire. La fatalité a voulu que mon argent fût perdu, je n'en veux pas moins vous récompenser comme si je l'avais retrouvé.

Julien et le docteur Doinet avaient l'intention dès leur arrivée à Sydney, de désarmer rapidement *Le Saphir* et de repartir ensuite pour la France sur le même paquebot que M. Dalmon et sa fille ; mais ils ne purent mettre ce projet à exécution.

Le Saphir était à peine entré depuis quelques heures dans le port de Sydney qu'un exprès envoyé par le consul général se présenta à bord, porteur d'une lettre pour Julien.

Cette lettre, rédigée en termes concis, invitait simplement l'enseigne à passer plus tôt que possible au consulat pour affaire importante le concernant.

—Que peut-il bien y avoir ? se demandait Julien. Que me veut le consul ? Je n'attends aucune nouvelle.

Très intrigué, il descendit sur le quai, sauta dans un cab, et se fit conduire chez le consul général qui le reçut immédiatement.

—Monsieur, lui dit l'agent diplomatique après l'échange des premières salutations, j'ai à vous remettre un ordre de service vous concernant. Je l'ai reçu, il y a quelques jours déjà, de M. le ministre de la marine. Le voici, ajouta-t-il en remettant à l'enseigne un pli ouvert, marqué du timbre du ministère de la marine, bureau de l'état-major général.

Julien le lut d'un coup d'œil. C'était, en effet, un ordre de service lui enjoignant, sitôt son exploration de la Grande-Barrière terminée, d'aller dans les mêmes conditions, dresser la carte du détroit de Torrès et des côtes septentrionales de l'Australie, depuis le cap York jusqu'à Port-Darwin.

Le jeune homme fit la grimace.

En toute autre circonstance, cette nouvelle mission qui lui était confiée l'aurait enchanté. Mais, à l'heure actuelle, rien ne pouvait le contrarier davantage. Pourtant il fallait obéir.

Lorsqu'il revint à bord, le docteur s'aperçut aussitôt, à l'expression de la physionomie, qu'il était vivement ennuyé.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il. Est-ce que le consul t'aurait appris une mauvaise nouvelle ?

—Tiens ! répondit simplement Julien en tendant à son ami l'ordre de service qu'il venait de recevoir.

—Eh bien ! fit le docteur après avoir lu, qu'y a-t-il là de triste ? Nous en serons quittes pour retourner dans les parages que nous venons de quitter... car il va sans dire que je t'accompagne dans ta nouvelle mission, si toutefois tu veux bien de moi.

Julien serra chaleureusement la main de son camarade, puis il soupira :

—Moi qui comptais si bien revenir en France avec M. Dalmon et sa fille !

—Ah ! fit le docteur en souriant, voilà donc la cause de ton chagrin ! Je m'en doutais bien, et si depuis longtemps déjà je ne t'en ai pas parlé, c'est que je ne voulais pas être indiscret. Comme tu ne me disais rien, j'attendais tes confidences... Veux-tu me permettre une question ?

—Certainement, laquelle ?

—As-tu déjà parlé à notre compagne de voyage ?

—Non, certes, je me le suis pas permis, mais je ne crois pas lui déplaire.

—Pour moi, je suis certain que tu ne lui déplaies pas.

—Ah !... comment cela ?

—Allons, ne fais pas le modeste. C'est visible et tu le sais. Mais qu'en dira Geneviève ? Son opinion est importante, ajouta-t-il en riant.

—Geneviève ! Depuis l'aventure de M. Dalmon me comble d'attentions et de prévenances.

—C'est différent... Reste M. Dalmon : lui as-tu laissé entrevoir tes intentions ?

—Non, tu le saurais ; j'attendais pour cela notre arrivée en France.

—Eh bien ! comme les circonstances ont maintenant changé, je te conseille de lui parler avant que nous nous séparions de lui. De cette façon, tu seras, au moins, fixé sur ton sort, et tu échapperas aux tourments de l'incertitude.

(A suivre)

—Tu as raison, approuva l'enseigne. Je vais suivre ton conseil, et cela sans aucun retard.

Un quart d'heure après, Julien entra à l'hôtel *Mé-tropole*, où M. Dalmon et sa fille s'étaient installés dans un petit appartement en attendant le départ du paquebot.

En voyant son air ému, Jeanne lui adressa la même que lui avait adressée le docteur.

—Qu'avez-vous ? M. Julien. Auriez-vous reçu une mauvaise nouvelle ?

—Oui, mademoiselle, une mauvaise nouvelle pour moi. Il me faut vous quitter.

—Ah ! dit-elle, très émue à son tour. Vous allez nous quitter ?... Pourquoi cela ?

En même temps, M. Dalmon répondit :

—Mais, c'est pour nous la mauvaise nouvelle. Nous étions si heureux de rentrer en France avec vous. Qui vous oblige ainsi à partir ?

Alors Julien leur annonça la nouvelle mission dont il était chargé et qui l'empêchait malheureusement de revenir en France avec eux, comme il avait été convenu. Puis il pria M. Dalmon de lui accorder quelques instants d'entretien particulier.

—Volontiers, cher monsieur Julien, répondit, le sourire aux lèvres, l'ancien commerçant, qui se doutait bien de ce qu'allait lui dire leur jeune ami.

Et il fit signe à Jeanne, qui se retira aussitôt.

Les deux hommes restèrent seuls dans le salon, et Julien demeura debout, très embarrassé, montrant une timidité qui contrastait singulièrement avec les preuves de courage, de sang-froid, d'énergie qu'il avait données pendant le voyage.

—Eh bien ! monsieur Julien, je vous écoute ? fit M. Dalmon.

Julien commença, mais il rougissait, s'embarrassait, et il regardait son interlocuteur en ayant l'air de lui dire :

—Aidez-moi donc, je vous en prie !

Alors M. Dalmon se leva, lui tendit les bras et ils s'embrassèrent.

—Vous croyez donc que je n'ai rien vu ? demanda-t-il à Julien... On n'a pas les yeux dans sa poche rue des Lombards... Et voulez-vous que je vous dise encore quelque chose qui ne vous déplaira pas ?

Le jeune enseigne le regarda d'un air interrogateur.

—Eh bien ! ma fille va être heureuse... et je vous garantis que vous aurez une bonne petite femme qui mérite d'être aimée.

—Oh ! oui, je l'aime, murmura Julien, pendant que M. Dalmon ouvrait la porte et criait d'une voix joyeuse :

—Jeanne, viens donc !

Et, dès qu'elle fut à la porte, il lui demanda :

—Veux-tu embrasser ton fiancé ?

Jeanne ne répondit rien, mais elle se jeta dans les bras de son père en murmurant :

—Mon père, mon bon père !

XXI

UNE SURPRISE

Huit mois plus tard, nous retrouvons M. Dalmon et Jeanne à Paris, dans leur appartement de la rue de Sèze.

Le père et la fille semblaient, ce jour-là, en proie à une agitation extraordinaire, comme s'ils eussent été dans l'attente d'un grand événement. Cet événement —il est à peine besoin de le dire—c'était la venue prochaine de Julien et du Dr Doinet.

La veille, Julien avait télégraphié, de Marseille qu'ils étaient arrivés en France et qu'ils seraient le lendemain soir à Paris.

Depuis la réception de cette dépêche, M. Dalmon, Jeanne, Geneviève elle-même ne se sentaient pas de joie et, dans leur désir de recevoir dignement les deux voyageurs, bouleversaient l'appartement de fond en comble.

Il convient d'ajouter qu'à leur allégresse se mêlait

aussi un peu de curiosité. La dépêche, en effet, se terminait par ces mots énigmatiques :

“ Apportons objet qui vous causera grande surprise.”

Quel pouvait être cet objet ?

C'est ce que se demandaient M. Dalmon sa fille.

Leur imagination se donnant libre carrière, ils formaient là-dessus mille conjectures plus bizarres les unes que les autres.

Enfin un coup de sonnette retentit.

—Ce sont eux ! s'écria Jeanne.

Et, devant sa vieille bonne, elle se précipita vers la porte d'entrée qu'elle ouvrit d'un main ténible.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée.

C'étaient bien les deux voyageurs si impatientement attendus.

Ils étaient suivis d'un commissionnaire porteur d'un malle de petites dimensions, mais paraissant néanmoins assez lourde, qu'il déposa dans le vestibule.

Après avoir répondu aux mille questions qui leur furent adressées sur leur santé, sur les résultats de leur voyage, sur les incidents qui l'avaient marqué, les deux jeunes gens furent invités à passer dans la salle à manger, où les attendait un repas préparé par Geneviève avec tout le soin dont elle était capable... Elle s'était surpassée.

Quand on fut arrivé au dessert, Julien tout à coup se leva de table et fit un signe à son ami, qui se leva à son tour.

Sans mot dire, ils sortirent de la salle à manger ; mais ils ne tardèrent pas à rentrer, portant la malle qui avait été laissée dans le vestibule.

—Ah ! s'écria Jeanne, voilà sans doute la surprise que vous nous avez annoncée !

—Précisément, répondit Julien en souriant.

—Qu'est-ce donc, demanda M. Dalmon, que cet objet si extraordinaire ? Vous nous avez fortement intrigués : depuis hier, nous nous demandons ce que cela peut être ?

Julien et le docteur sourirent sans répondre et se mirent aussitôt en devoir d'ouvrir la malle, que fermaient trois solides cadenas.

Enfin, le couvercle put être soulevé. Julien retira alors de la malle une grande sacoche en cuir aux coins nickelés qui, à en juger par son aspect extérieur, devait être restée pendant longtemps exposée au soleil et aux intempéries.

Reconnaissez-vous cette sacoche ? demanda l'enseigne à M. Dalmon.

—Non, en aucune façon, répondit celui-ci d'une voix émue, car il se demanda aussitôt si, par un hasard providentiel, il ne s'agissait pas de l'héritage de son cousin d'Australie.

—Alors c'est que Reynard, après son vol, avait changé de valise pour ne pas être reconnu en fuyant.

—Voici vos bank-notes, fit Julien.

En même temps, il ouvrait la sacoche et étalait les liasses sur la table.

M. Dalmon et Jeanne restaient plongés dans la stupéfaction ; ils croyaient rêver.

—Mais comment avez-vous trouvé cette sacoche ? à quel endroit ? demandèrent-ils tous les deux.

Et ils ajoutaient :

—C'est extraordinaire, invraisemblable, miraculeux, cela tient du prodige !

Geneviève accourut, appelée par Jeanne qui lui criait :

L'héritage est retrouvé. M. Julien le rapporte.

—C'est pas Dieu possible ! répondit Geneviève en regardant les bank-notes... Il y a tout de même une justice !

Quand la surprise fut un peu calmée, Julien leur dit :

—Voici comment nous avons trouvé cela :

“ Vous savez que la mission dont j'avais été chargé consistait à dresser la carte du détroit de Torrès et celle du littoral australien depuis le cap York jusqu'à Port-Darwin. Dans cette partie du littoral, se trouve précisément compris le golfe de Carpentaria. C'est vous vous en souvenez sur la côte orientale de ce golfe, que nous avons rencontré ce malheureux Rey-

nard. Eh bien ! c'est près de cette côte, sur un banc de rochers qui s'élève isolé à une dizaine de milles du rivage, que le docteur et moi avons trouvé la précieuse sacoche.

—Mais, interrompit M. Dalmon, elle ne semble pas avoir été endommagée par la mer ; les billets sont encore tous en parfait état de conservation.

—Aussi, répondit Julien, n'a-t-elle pas séjourné dans l'eau. Par un hasard singulier, la nacelle, rasant les flots, est venue passer entre deux points de rocher très rapprochés l'une de l'autre et hérissées de saillies, où elle est restée engagée. Le ballon, arrêté brusquement dans sa course, a dû être bientôt déchiré, et nous n'en avons trouvé que des lambeaux méconnaissables. La nacelle seule n'avait été presque pas endommagée et la sacoche, comme vous le voyez, était intacte.

—Je ne suis pas bien dévot, fit M. Dalmon quand l'enseigne eut fini de parler, mais, franchement, je ne puis m'empêcher de croire à une action providentielle en cette circonstance. Quant à cette fortune si étonnamment perdue et si heureusement retrouvée ensuite, l'emploi en est tout indiqué : ce sera la dot de Jeanne.

Il ajouta :

—Quand je vais raconter cela à mes amis de la rue des Lombards, ils ne voudront pas me croire.

Geneviève répliqua en grondant :

—Nos amis de la rue des Lombards ! Oh ! oui, parlons-en... Ils ne connaissent tout au plus que le bois de Boulogne et celui de Vincennes. Ils n'ont seulement jamais mis les pieds hors de France.

—Tout le monde n'a pas eu, comme vous, la chance de traverser l'Australie, ma bonne Geneviève, dit en souriant Julien... Vous pouvez ajouter que pas un n'aurait osé faire ce que vous avez fait.

—C'est bon, conclut-elle, vous êtes un enjôleur... Seulement, tâchez de ne pas faire de peine à mam'zelle Jeanne, autrement nous ne serions pas amis.

—Ne craignez pas cela, ma bonne Geneviève, faire son bonheur sera le but de ma vie.

—D'ailleurs, tu y veilleras, dit Jeanne à la vieille bonne, en l'embrassant.

Et Geneviève rentra dans sa cuisine en bougonnant :

—Ça, on peut y compter.

FIN

NOTRE GALERIE NATIONALE

Le choix judicieux de nos portraits historiques, leur apparence artistique, leur grandeur uniforme, la note biographique qui les accompagne tout, concourt à en faire une galerie unique et précieuse que tous les Canadiens-français, tous les patriotes, devraient conserver.

PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

Numéro du journal

847	Louis-Joseph Papineau
848	Jeanne Mance
849	Mgr Louis-François Lafèche
850	Faucher de Saint-Maurice
851	Samuel de Champlain
852	Sir George-Etienne Cartier
853	Marie-Madeleine de Verchères
855	Alphonse Lusignan
857	Montcalm
860	Honoré Mercier
861	Antoine Gérin-Lajoie
863	Oscar Dunn
866	J.-A. Chapleau
872	Abbé Léon Provencher
876	F.-X.-A. Trudel
879	F. Jéhin-Prume
882	Abbé J.-B. A. Ferland
886	Dominique Ducharme